

LE CRESPON

No 38
Avril 2001

La construction du fort d'Andoy

Le service militaire à la belle époque

La carte du village en 1895

Eurasiam 2001 (suite 2)

Une enfance aux Comognes (suite)

Jean Kamp,
la vie et l'œuvre d'un prêtre audacieux

Mots croisés : les oiseaux...



SOMMAIRE

Image de chez nous à la belle époque.

- Des événements** 4
La construction du fort d'Andoy et l'odyssée politique du service militaire.
- Une image** 16
Le village dans la première carte d'état-major de la Belgique indépendante...et les considérations qui ont conduit à son élaboration.
- Eurasiam 2001** 18
De Buenos-Aires à Tarija.
Suite des aventures sud-américaines et mécaniques de Laurent Pitance et ses compagnons.
- Mots croisés thématiques** 24
Un (très) gros œuf de Pâques à farcir.
- Ceux des Comognes** 26
Les souvenirs d'enfance (et de braconnage) d'Eric Beaujean et ses copains d'alors
- Jean Kamp**
un prêtre qui ose rompre
“ ce grand silence des prêtres ” 28
Une vie bien remplie mais professionnellement tumultueuse.
- Un regard sur son dernier livre** 39

Cette revue est éditée trois fois par an par l'ASBL LE CRESPON. Vous pouvez vous abonner en vous adressant à Marcel Bertrand (tél 40 02 92). L'abonnement coûte 250 F que vous pouvez verser au 001-2035555-86 de l'ASBL le crespou, rue du Perseau 15 à 5100 WIERDE.
Les colonnes du Crespou sont ouvertes à tous. Si cela vous intéresse, prenez contact avec l'un des membres du comité de rédaction : Marcel Bertrand, José Bette, Géo Donnet.
Recherche et dépouillement des archives: Albert Delvaux. Mise en page : Etienne Lestrade.
Editeur responsable : Géo Donnet, rue du Vieux Fermier 17 à 5100 WIERDE.

EDITORIAL

Quelques explications et, sans doute, un avertissement s'imposent pour éclairer ce titre qui, dans le sommaire, a dû vous intriguer : Un prêtre qui ose rompre " ce grand silence des prêtres ".

Un grand silence ? Alors que tant de sermons nous semblent interminables ?.. C'est que l'on peut parler beaucoup en taisant l'essentiel.

Et l'essentiel, selon l'abbé Kamp, ce sont les doutes et les inquiétudes que la plupart des prêtres n'osent exprimer, ce sont les causes profondes de la crise actuelle de l'Eglise.

Crise de l'Eglise ! Crise des fidèles, mise par exemple en évidence dans cet entrefilet du magazine " L'appel " de mars dernier : " La pratique religieuse continue sa chute en Belgique. De 1980 à 1998, la présence aux messes du week-end est tombée de 27 à 11 % (9 % en Wallonie, 6 % à Bruxelles)... ". Crise aussi des vocations : les séminaires sont vides...

L'abbé Kamp rompt ce silence-là !

J'ai choisi de parler de lui et de son œuvre dans ce numéro du Crespon d'abord parce que c'est un voisin et surtout parce que c'est une personnalité très intéressante dont j'admire beaucoup le courage, la sincérité, la profondeur d'analyse, la clarté et la qualité d'expression... Par ailleurs, il n'était pas possible de raconter sa vie sans citer, longuement, son dernier livre : les deux sont intimement liés.

Comme il le dit lui-même en introduction : " *Il est possible que ce livre puisse paraître scandaleux aux yeux de certains, troublés dans leur foi et leur quiétude (les deux vont souvent de pair)* ". Je pense qu'il n'y a rien de scandaleux à exercer avec une telle dignité et un tel talent un des privilèges fondamentaux reconnu à chaque être humain par la déclaration universelle des droits de l'homme : la liberté de pensée et d'expression ; privilège qui est une source essentielle de progrès intellectuel.

Evidemment, en vertu de ce même privilège, le lecteur conserve lui aussi toute liberté de pensée et d'expression.

Et j'espère qu'il ne s'en privera pas !

G. Donnet

Cet article s'insère dans la série intitulée «Images de chez nous pour une image de soi» consacrée à l'évolution d'Andoy et de Wierde vue au travers d'anciens documents. Pour ce sixième article, le visage de nos villages à la belle époque est illustré par des documents d'époque, des témoignages et un extrait de la première carte d'état-major de la Belgique.

La belle époque, ce sont les quelques «belles années» qui ont précédé la guerre 14-18, des années qui ont vu naître l'électricité, les machines agricoles et industrielles, le train, l'automobile, etc. Cette époque, le Crespon vous l'a déjà décrite en 1996 en sept épisodes : Andoy au début du siècle passé, la guerre des barrettes et des cornettes, l'élixir du père Genotte, la naissance d'une école, la congrégation de la Bonne Mort, la guerre pour rire et le tirage au sort.

Aujourd'hui, José Bette vous raconte l'histoire de nos villages à la belle époque au travers de l'incroyable aventure de la construction du fort d'Andoy et de l'odyssée politique du service militaire. Nous continuerons cette histoire dans le prochain numéro.

IMAGE DE CHEZ NOUS A LA BELLE EPOQUE

Première partie : La construction du fort et l'odyssée politique du service militaire.

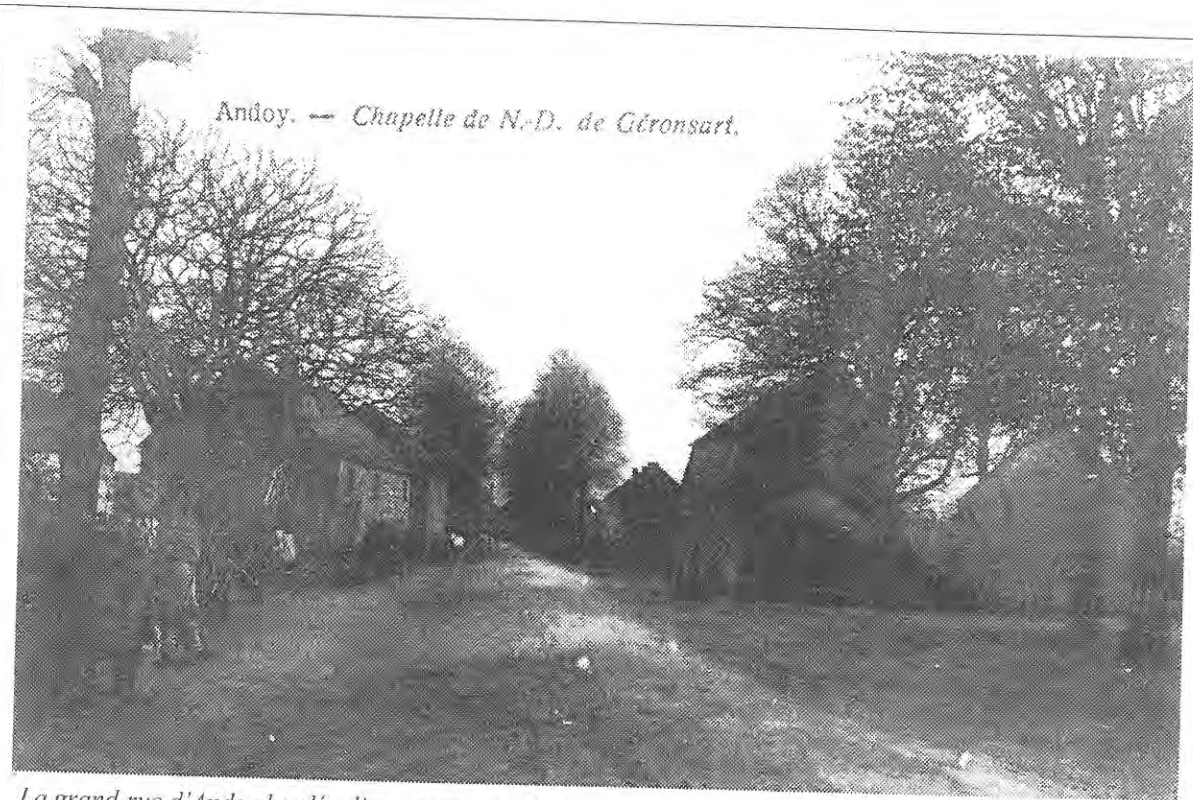
Le Perseau à Andoy en mars 1982. Jules Massin a 86 ans et il commence la rédaction de ses souvenirs du début du siècle passé : *«Le paysage du village était bien différent de l'actuel : il était noyé dans la verdure ainsi que la grand-route de Luxembourg qui était bordée d'une double rangée de gros ormes, certains vers Namur avaient bien un mètre de diamètre. Au village, depuis la maison Pieltain située à la Perche jusqu' à la ferme Oger-Faveaux, une rangée d'ormes, l'autre côté étant occupé par les maisons actuelles. Depuis la maison Russon jusqu' à l'étang Herman, une double rangée de peupliers Canada à peu près des deux côtés. Du cimetière, jusqu' à la maison Guillaume Julien, des ormes encore, des deux côtés à la Ruelle et d'un côté devant les maisons (cinquante centimètres de diamètre environ). Et encore, des ormes au Grand'pré, en descendant aux Platanes, des Canadas à la Closière, près de l'étang du Parc, et tout le long de presque toutes les prairies. Cela était bien beau quand même.»*

Après cette description bucolique du village, Jules Massin détaille ses souvenirs relatifs à la prise du fort d'Andoy. C'est inévitable, car pour lui comme pour tous ceux qui ont vécu à Andoy à la belle époque, l'histoire, c'est principalement celle du fort...

Tout cela commence en 1888 avec l'incroyable aventure liée à sa construction, et cela se poursuit avec une succession d'événements qui vont profondément marquer notre paysage. Mais que s'est-il réellement passé?

Pour une Belgique armée

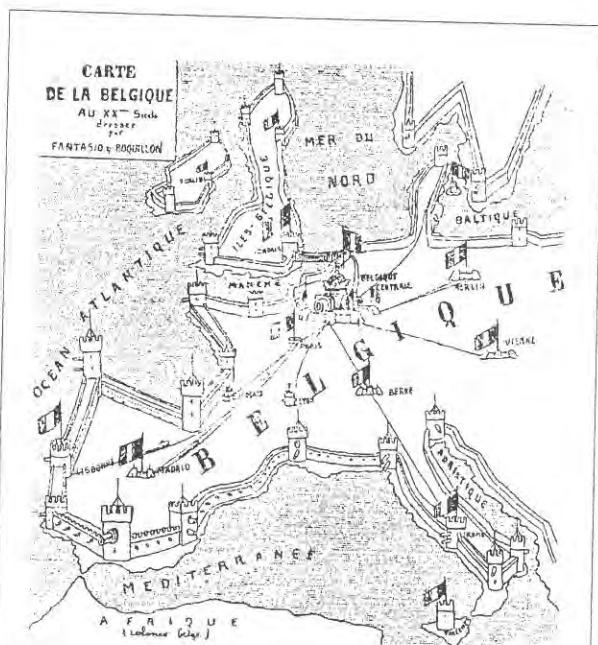
A la fin du 19ème siècle, le système défensif mis en place en Belgique paraît aux yeux de certains comme beaucoup trop faible pour assurer la protection et la sécurité du pays face aux nouveaux moyens de guerre développés par les industries militaires étrangères. Lorsque les tensions entre Français et Allemands prennent des allures inquiétantes, l'importance de remé-



La grand-rue d'Andoy bordée d'ormes vers 1900. (d'après une carte postale de la collection de Luc Dahin).

dier à cette faiblesse se révèle évidente. Malgré cela, les libéraux estiment que l'armée coûte déjà assez cher et qu'il vaut mieux dépenser l'argent de l'Etat pour le développement de l'industrie et du commerce. Les socialistes la condamnent parce qu'elle prive les hommes

les plus robustes d'un travail régulier et parce qu'elle constitue un danger pour la liberté des peuples. Quant aux catholiques, ils sont antimilitaristes et considèrent que la caserne est une école d'immoralité qui détourne la jeunesse de la religion.



Dessins illustrant la Belgique fortifiée pour préserver sa neutralité au milieu de l'Europe. Ces dessins sont extraits d'un article d'un certain «Fantasio» publié le 5 février 1893 dans le supplément illustré du journal «La Belgique».

A l'opposé, il y a les militaristes, dont le futur général Brialmont, un officier du génie qui publie en 1849 - il n'a alors que 28 ans - un pamphlet intitulé «Eloge de la guerre ou réfutation des doctrines de la paix». Il y a aussi et surtout Léopold II qui plaide pour un renforcement de l'armée. Pour lui, le pays ne peut se maintenir qu'au prix du développement de son dispositif de défense en achevant le camp retranché d'Anvers et en y ajoutant des fortifications sur la Meuse. Il souhaite aussi une augmentation du contingent, l'instauration d'une réserve nationale, la suppression du tirage au sort et du remplacement et, par voie de conséquence, l'instauration du service personnel.

A chaque fois que l'occasion lui en est donnée, et, au risque d'outrepasser les prérogatives que lui donne la Constitution, il stimule le gouvernement, les Chambres et l'opinion publique. Ainsi, le 5 septembre 1881, dans un discours prononcé à Gand, il lance : «... un Etat militaire

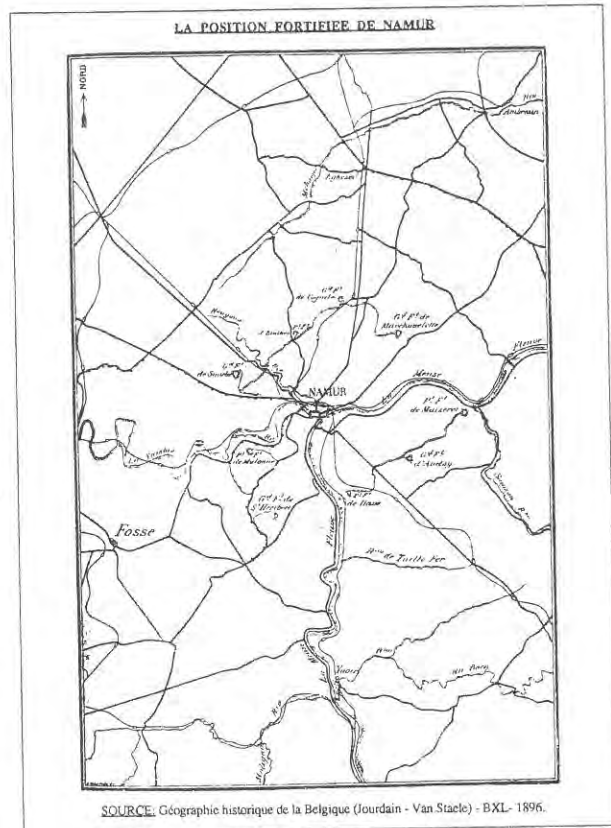
n'est efficace que quand il est complet et, tant que nous n'aurons pas une bonne fois réglé le nôtre, le pays ne sera pas définitivement assis. J'ai la conviction profonde que les nations qui ne profitent pas du calme et de la prospérité pour se garantir contre les tourmentes, mettre à l'abri des caprices de la fortune les trésors qu'elles ont acquis, assurer, en un mot, la défense de la patrie, ces nations-là vont à leur perte...»

Des forts sur la Meuse

Malgré le courant antimilitariste, le ministre de la Guerre Pontus invite le général Brialmont à lui faire des propositions concrètes et fermes concernant la défense du pays. Le général Brialmont est dès lors amené à développer concrètement sa stratégie défensive du territoire belge. Celle-ci est articulée autour de trois places clés : Anvers, Liège et Namur.

Au début de l'année 1887 le ministre reçoit les projets concernant la défense des positions de Liège et de Namur. Ces projets, réunis dans un plan dit de protection de la ligne de la Meuse, prévoient pour Liège, une ceinture défensive dirigée vers l'Allemagne et constituée de douze forts (six grands et six petits) et pour Namur, une ceinture défensive dirigée vers la France et constituée de neuf forts (quatre grands et cinq petits).

Après beaucoup de discussions et de critiques, le Roi Léopold II sanctionne le 27 juin 1887 une loi permettant au ministre de la Guerre d'engager des dépenses extraordinaires d'un montant de 19.273.836 francs pour, notamment, mettre en exécution la construction des forts devant assurer la défense de la Belgique. Avec ces moyens financiers, le ministre peut manda-



SOURCE: Géographie historique de la Belgique (Jourdain - Van Staël) - BXL - 1896.

ter le général Brialmont pour réaliser ses projets.

Un fort à Andoy

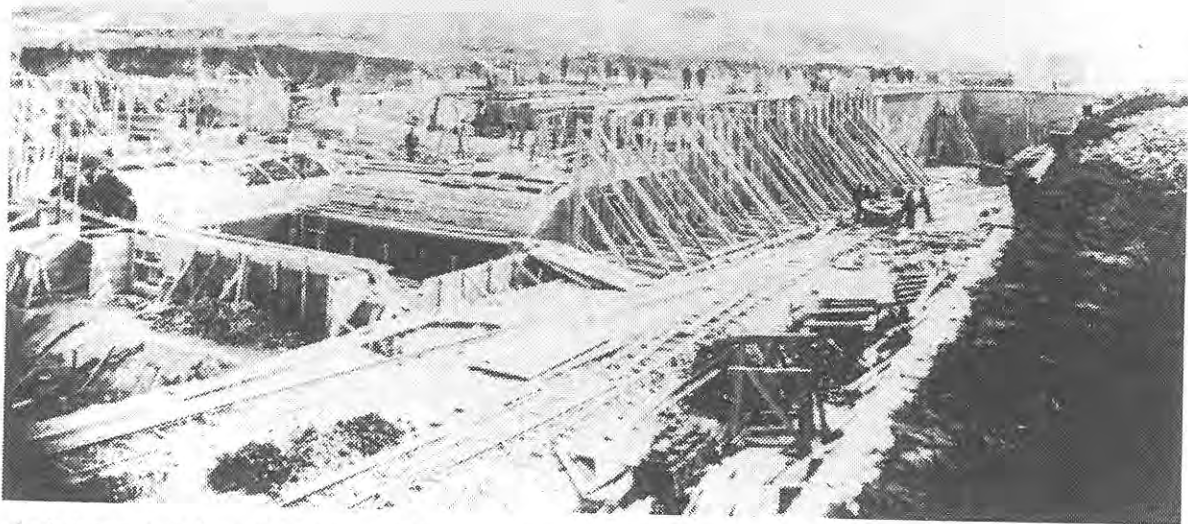
Pour la défense de la position fortifiée de Namur (la PFN), Brialmont a prévu de construire neuf forts bétonnés et cuirassés, distants l'un de l'autre de plus ou moins quatre kilomètres et situés dans un périmètre de cinq à huit kilomètres de la ville, soit quatre forts au nord de la ville (Suarlée, Emines, Cognelée et Marchevelette), et cinq au sud dont deux sur la rive gauche de la Meuse (Saint-Héribert et Malonne) et trois sur la rive droite (Dave, Maizeret et Andoy).

Une note de Brialmont adressée le 30 juillet 1887 au ministre de la Guerre motive le choix de ces positions : *«Le choix des emplacements est justifié par la nécessité de battre toutes les routes carrossables, d'éviter les expropriations coûteuses et de réduire au minimum les inconvénients résultant des servitudes militaires.»*

Chaque fort aura ainsi pour mission de protéger une ou plusieurs voies d'accès vers Namur, soit **Andoy**, la vallée de la Meuse et la route de Marche ; **Cognelée**, le chemin de fer et la route de Louvain ; **Dave**, la vallée de la Meuse et la

LE MONITEUR BELGE			
JOURNAL OFFICIEL			
Prix de l'abonnement pour la Belgique : 36 fr. par an ; 15 fr. 50 c. pour 6 mois ; 7 fr. pour 3 mois.		Prix de numéro : 10 c. par feuille. Prix des annonces : 50 c. la ligne ordinaire.	
57 ^e ANNÉE.	MERCREDI, 29 JUIL 1887.	N° 180.	
29 JUIL 1887.			
BUDGET DES DÉPENSES EXTRAORDINAIRES POUR L'EXERCICE 1887. (Suite.)			
MINISTÈRE DE LA GUERRE		MONTANT	TOTAL.
61	Fort de Ruesselmonde	850,000	
62	Fort de Siroismond	637,500	
63	Fort de Waslarm et de Lièze (pour miniers)	1,000,000	
64	Remplacement des fortifications de la citadelle du Nord à Anvers	4,200,000	
65	Ligne de la Meuse	5,000,000	19,975,836
67	Armement de l'infanterie	2,000,000	
68	Artillerie de campagne	318,500	
69	Vêtements à laque avec lazaris, munitions pour boîtes, etc.	150,000	
70	Habillonniers de la troupe	200,000	
71	Amélioration du casernement	1,300,000	

Extrait du «moniteur belge» concernant les dépenses extraordinaires.



Le boisage de la façade du fort et le bétonnage des voûtes des locaux d'escarpe. (d'après une photo prise le 4 avril 1890 et faisant partie de la collection du Musée royal de l'armée).

route de Dinant ; **Emines**, la route de Bruxelles ; **Maizeret**, la vallée de la Meuse et la route de Liège ; **Malonne**, la vallée de la Sambre ; **Marchevelette**, la route de Hannut ; **Suarlée**, la route de Nivelles ; **Saint-Héribert**, la vallée de la Meuse, la route vers Saint-Gérard et la ligne de chemin de fer vers Dinant.

Une fois les localisations générales des forts déterminées, plusieurs sites sont présentés pour leur édification. Il ne reste donc plus qu' à faire un choix en fonction du coût des expropriations et des possibilités d'accès offertes pour répondre aux servitudes militaires.

A Andoy, le choix porte sur un emplacement situé à une altitude de deux cent vingt mètres (c'est la hauteur de Mont Sainte-Marie), ce qui permet de dominer la région. L'endroit choisi se trouve dans la direction de Limoy, à environ deux kilomètres de la route de Marche et à trois cents mètres de la route de Limoy. Un bulletin de l'Amicale du 317^{ème} régiment des grenadiers allemands relate cet emplacement comme suit : «*Du fort d'Andoy, le terrain descend de tous côtés, vers le nord et vers l'ouest presque entièrement à découvert, seulement masqué par*

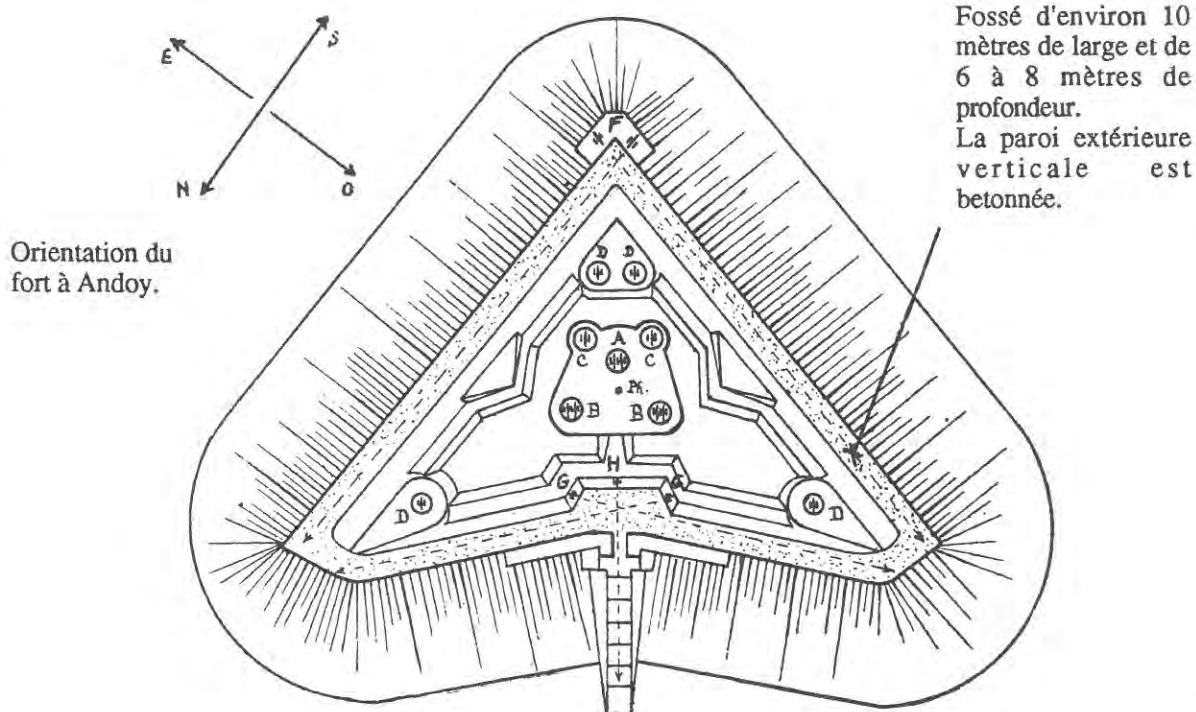
quelques vallonnements et des vergers. Du sud-est, arrive un bois d'environ un kilomètre de profondeur, peu dense, sans aucun doute composé de broussailles et de taillis.»

Le fort d'Andoy est un grand fort

La construction et le système défensif des forts sont prévus de manière à résister aux pièces d'artillerie de 220 utilisées par les armées allemandes et françaises de l'époque. Voici la description des défenses que Brialmont propose à l'approbation des autorités gouvernementales belges : «*Les forts eux-mêmes sont fort simples : un massif central, en béton, protégeant le bureau de tir - centre nerveux du fort - ainsi que des magasins et des coupoles pour canons de 15 et de 12 et des obusiers de 21. Autour de ce massif, un triangle, également en béton, couvrant des galeries dans lesquelles les fantassins attendent l'assaut à l'abri du canon, est surmonté d'un rempart d'où les défenseurs, à coups de canons-revolvers, mitrailleuses et fusils, fauchent l'assaillant cloué sur place par les «barbelés» ceinturant l'ouvrage.*

Aux angles du rempart triangulaire, des coup-

PLAN TYPE D'UN MODELE DE GRAND FORT.



- A - Coupole pour 2 canons de 150 mm,
- B - Coupole pour 2 canons de 120 mm,
- C - Coupole pour 1 obusier de 210 mm,
- D - Coupole à éclipse pour 1 canon de 57 mm,
- F - Coffre de contrescarpe flanquant les fronts latéraux,
- G - Coffre d'escarpe flanquant le front de gorge,
- H - Coffre flanquant la rampe d'accès,
- Ph- Phare électrique.

Source: Géographie historique de la Belgique (Jourdain - Van Staele) - Bruxelles - 1896;
L'armée belge dans la seconde guerre mondiale (Lt.-col. Tasnier § maj. Van Overstraeten) - 1923.

les à éclipse joignent leur feu à celui des fantassins pour la défense rapprochée. Si d'aventure, le bombardement de l'ennemi a eu raison des barbelés, l'assaillant, descendu dans le fossé, y sera pris de flanc par le canon des canonnières ou caves à canons. Enfin, un personnel d'observation, répandu dans les clochers du voisinage, sur les points dominants, près des carrefours, suit, téléphone à la main, la marche de l'adversaire, afin de déclencher au moment propice le tir du fort.»

Dans ce système de défense, Andoy fait partie des quatre sites retenus pour la construction d'un grand fort. Ce type de fort se distingue essentiellement des petits forts par son armement (les lettres correspondent à leur situation sur le

plan!) :

- une coupole pivotante dotée de deux canons de 150 mm (A) ;
- deux coupoles pivotantes dotées de deux canons de 120 mm (un canon dans les petits forts) (B) ;
- deux coupoles pivotantes pour un obusier de 210 mm groupées dans le réduit central du fort (une coupole dans les petits) (C) ;
- quatre coupoles pivotantes à éclipse pour un canon de 57 mm distribuées aux angles de parapet du fort (trois coupoles dans les petits) (D) ;
- quatre canons de 57 mm sur affûts à fourches, deux dans chacune des deux casemates de défense du fossé de gorge à redan (G) ;
- un canon du même type dans la casemate défendant la rampe d'accès au fort (H) ;

- quatre canons du même type dans le coffre double de tête (F).

La construction du fort

Le 1er avril 1888, le ministre Pontus approuve le cahier des charges proposé par le général Brialmont afin de mettre en adjudication les travaux de construction des forts de la Meuse. Ceux-ci sont confiés à une société française dirigée conjointement par MM. Jules Baratoux, Adrien Hallier et les frères Letellier.

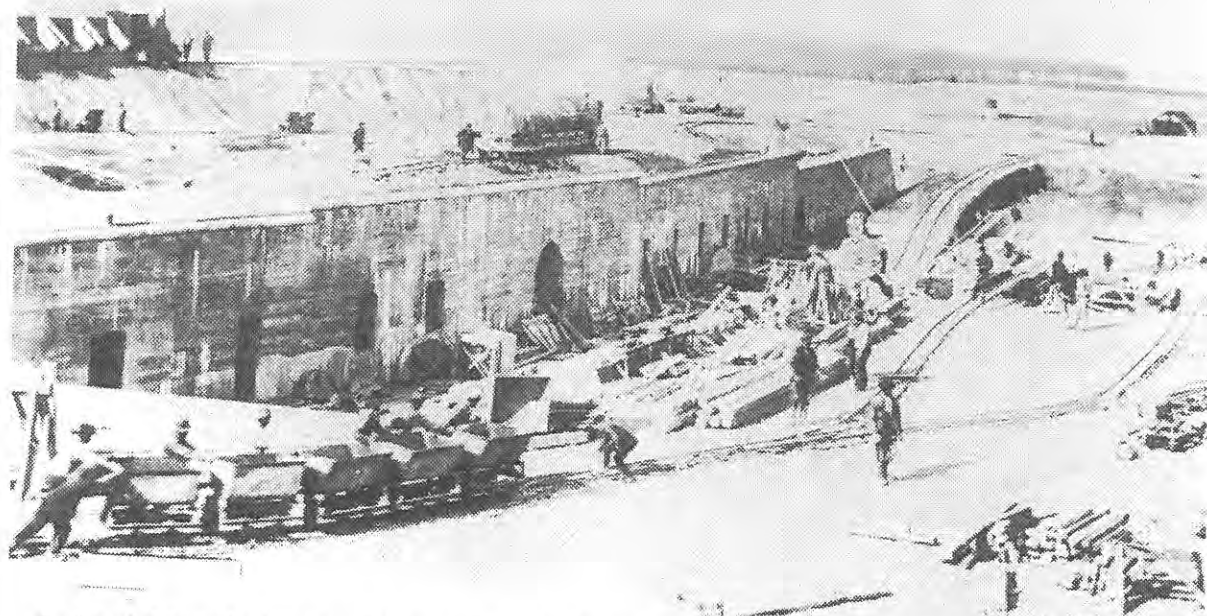
Le 12 juillet 1888, Adrien Hallier fait diffuser les premières instructions de service et le premier coup de pelle est donné le 28 juillet de la même année. Des travaux qui sont prévus au cahier des charges, on retient essentiellement les terrassements, l'aménagement ou la construction de voies de communications entre les différents forts de la PFN, la construction de puits, citernes, égouts,... et la construction des ouvrages.

Afin de mesurer l'ampleur de ces travaux, voici quelques chiffres reprenant l'ensemble des besoins requis pour les chantiers de la rive droite

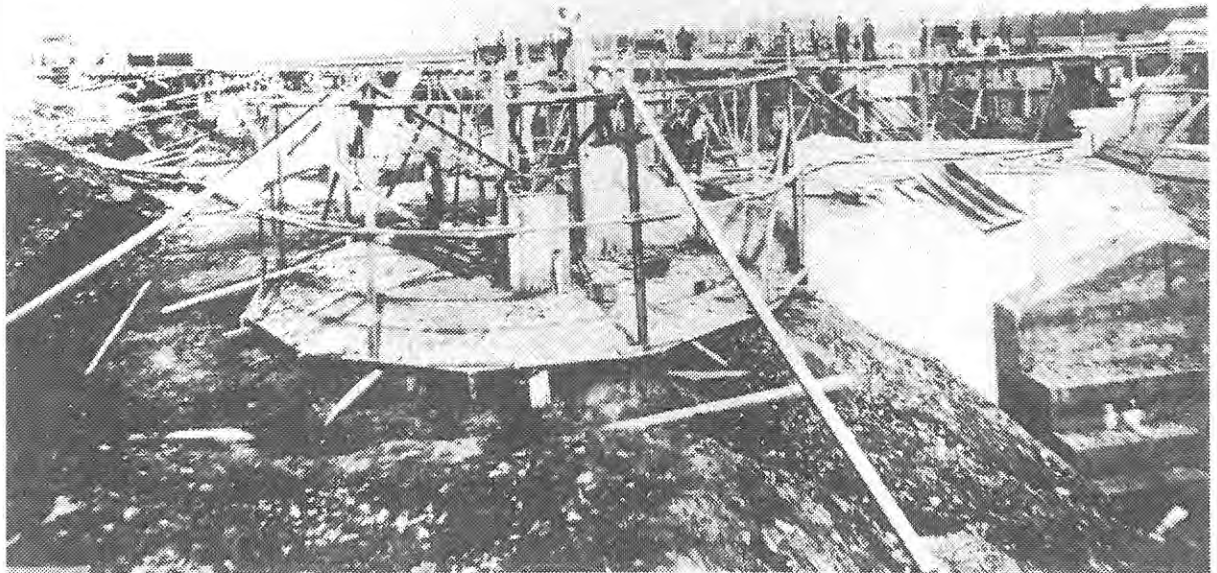
de la Meuse (Andoy, Dave et Maizeret).

Bois : 2.400 m³ ; terrassements : 420.000 m³ ; maçonnerie de ciments : 145.000 m³ ; maçonnerie de briques : 2.758 m³ ; enduits au mortier de ciment : 76.000 m³ ; aires au mortier de ciment : 9.330 m³.

C'est énorme et, compte tenu du délai de trente mois impartis pour la réalisation des ouvrages (ce délai a été prolongé de six mois à la suite de retard mis par l'Etat pour mettre à la disposition des entrepreneurs les bandes de terrains nécessaires aux différentes sections de travaux entre les forts), on se rend tout de suite compte du gigantisme de l'entreprise pour l'époque. Ce gigantisme est encore accentué par le fait qu'à Andoy comme pour bien d'autres forts, le site retenu pour la construction des ouvrages se trouve à un endroit éloigné des grandes voies d'accès nécessaires d'une part à l'évacuation des déblais et, d'autre part, à l'approvisionnement en matières premières. Aussi, pour répondre à ces énormes besoins, on construit une route et une ligne de chemin de fer. Une route reliant les forts de la Position fortifiée de Namur entre eux (sauf Saint-Héribert et Malonne) sur



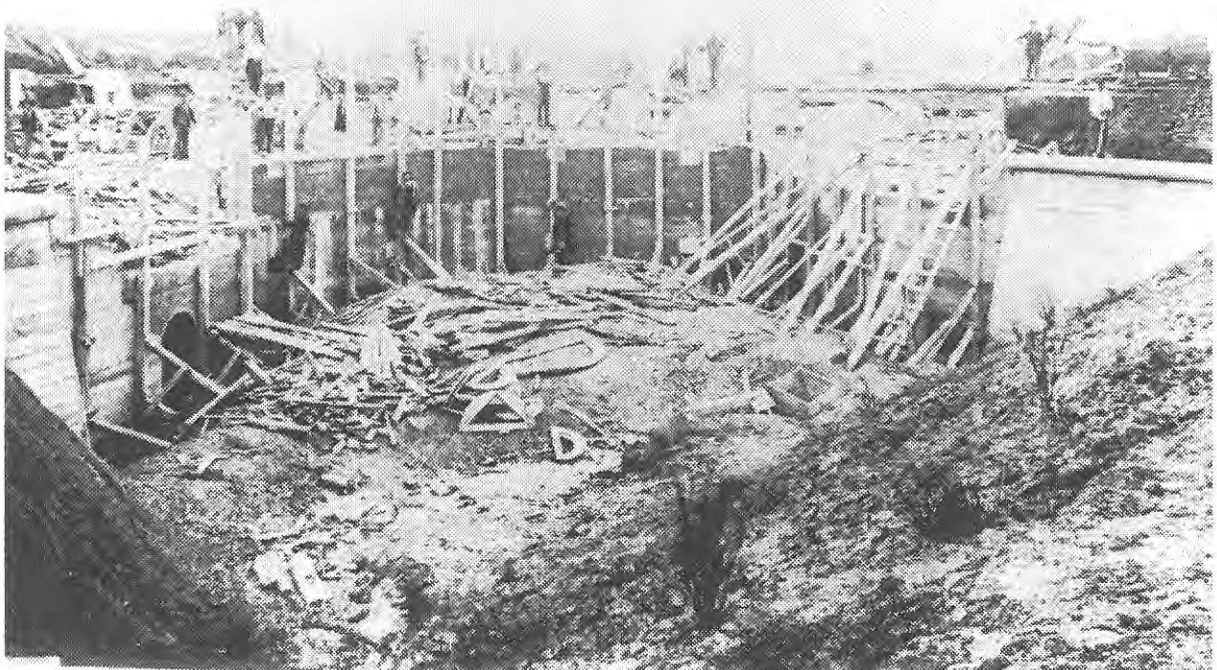
La façade bétonnée des locaux de contrescarpe et le terrassement des locaux d'escarpe (d'après une photo prise le 4 avril 1890 et faisant partie de la collection du Musée royal de l'armée).



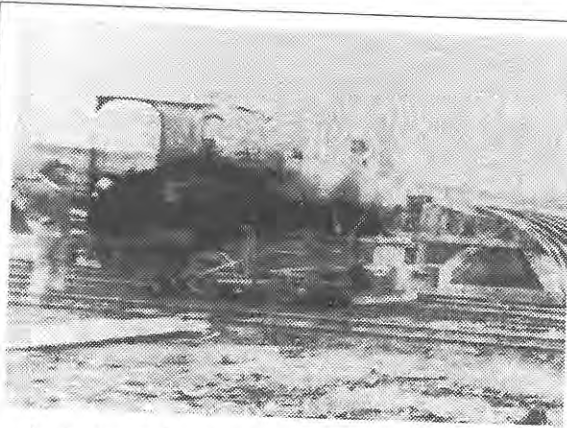
*Le boisage et le bétonnage du massif central
(d'après une photo prise le 6 août 1890 et faisant partie de la collection du Musée royal de l'armée).*

une bande de terrain de douze mètres de large réservée à cet effet par l'Etat : «la route mili-

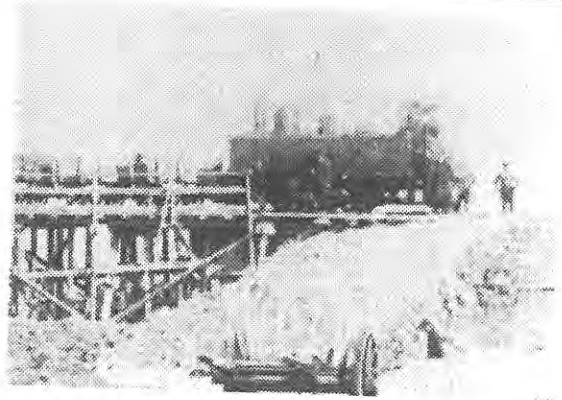
taire» (rebaptisée à Andoy le 28 mai 1979 «route du fort d'Andoy»). Une ligne de chemin de fer



Le coffrage du coffre flanquant de tête. (d'après une photo prise le 6 août 1890 et faisant partie de la collection du Musée royal de l'armée).



Le train sur la ligne stratégique entre Andoy et Maizeret. (d'après une photo prise le 4 avril 1890 et faisant partie de la collection du Musée royal de l'armée).



Le train sur la ligne stratégique entre Andoy et Naninne. (d'après une photo prise le 6 août 1890 et faisant partie de la collection du Musée royal de l'armée).

d'une longueur de quarante kilomètres à une voie de un mètre desservant les chantiers : «la voie stratégique» (aujourd'hui disparue et dont les traces peuvent se retrouver dans les excédents de voirie de la route du fort d'Andoy).

Pour protéger la voie de chemin de fer, des passages à niveaux sont prévus aux croisements des chemins. Cette situation a d'ailleurs laissé dans la toponymie du village le lieu dit «ô passadje à nivô» (au passage à niveau), au croisement de la rue Haibye et de la route du fort d'Andoy.

Le train, c'est aussi l'occasion de véhiculer des personnes. Ainsi, le 15 août 1889, ce sont les membres de la Société belge de géologie qui,

après avoir étudié entre Wierde et Andoy les gisements d'argile plastique, prennent place dans un petit train conduit par l'ingénieur Frairot pour traverser le village.

Partant d'Andoy, la route militaire et la ligne stratégique relie le fort à ceux de Dave et de Maizeret, la ligne stratégique étant elle-même reliée en gare de Naninne à la ligne de chemin de fer de Namur à Arlon.

Une fois le problème des voies d'accès au chantier résolu, il reste encore à trouver dans les environs les matières premières nécessaires à la construction de l'ouvrage. Parmi ces matières premières, les principales en volume sont l'eau, le sable, les galets, le ciment, les briques et le bois.

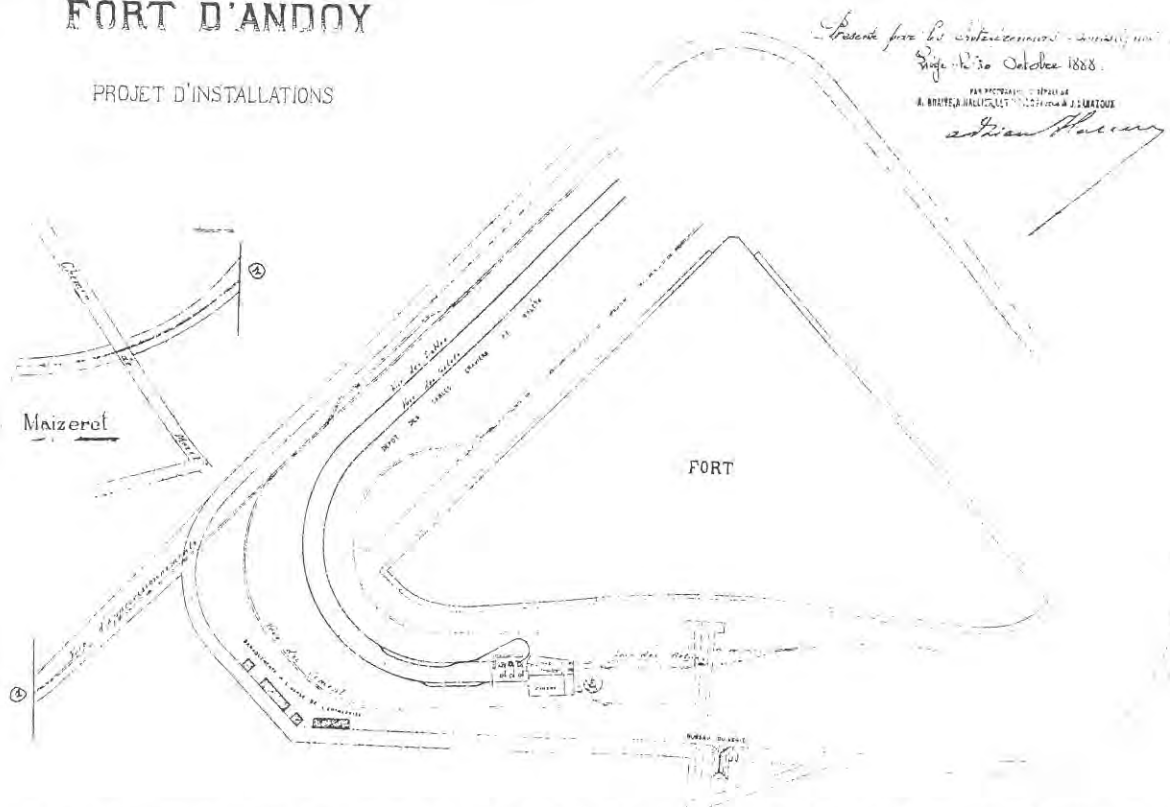
Pour le chantier d'Andoy, voici comment ces matières premières sont produites et acheminées : l'approvisionnement en eau est assuré grâce à un captage réalisé en Meuse via Maizeret; le sable et les galets proviennent d'installations de dragage fonctionnant sur la Meuse à Samson. Ces matériaux, emmagasinés en bordure de Meuse, sont enlevés à l'aide d'un plan incliné qui les amène au fort de Maizeret. La voie stratégique permet ensuite le transport en train jusqu'au chantier; le ciment, produit par cinq usines (deux françaises et trois belges), est acheminé par le chemin de fer jusqu'à un dépôt situé à la gare de Naninne. La voie stratégique permet ensuite le transport vers le fort; les briques sont fabriquées ou commandées quasiment



Une garde barrière vers 1890 (d'après un dessin extrait du journal «L'illustration» du 25 juillet 1891).

FORT D'ANDOY

PROJET D'INSTALLATIONS



Trois mois après le premier coup de pelle, Adrien Hallier présente le 30 octobre 1888 le projet d'installation du chantier des entrepreneurs associés. On distingue sur le plan l'aboutissement de la voie stratégique permettant l'approvisionnement des matériaux, les voies du ciment, des sables et des galets, et la voie des bétons. Les baraquements à l'usage de l'entreprise sont également représentés ainsi que le bureau du génie. Pour en faciliter la lecture, ce plan est donné à plus grande échelle au verso de la grille des mots croisés.

sur place (le sous-sol de la région est riche en terre à brique); le bois provient essentiellement du pays, les constructeurs français ne pouvant se le procurer dans leur propre stock. A noter que les cintres en bois nécessaires au coffrage des voûtes en bétons sont préfabriqués à la gare de Naninne.

La main-d'œuvre recrutée se situe aux alentours de cinq cents ouvriers rémunérés au salaire journalier de trois à cinq francs selon le type de travail effectué.

Il va sans dire qu'à Andoy, la présence d'autant de personnes, pour la plupart étrangères au village, apporte beaucoup d'animation et provoque beaucoup de rencontres. C'est ainsi que Marie-Barbe Oger, une jeune fille du village, fait la connaissance d'Auguste Decombel, un ouvrier flamand travaillant au chantier du fort. Ils se marient à Andoy le 13 juillet 1889.

Le passage de cette main-d'œuvre a laissé bien d'autres souvenirs, comme par exemple le toponyme : «ô pomî kinô» (au pommier Quinaux), du nom de la personne qui habitait

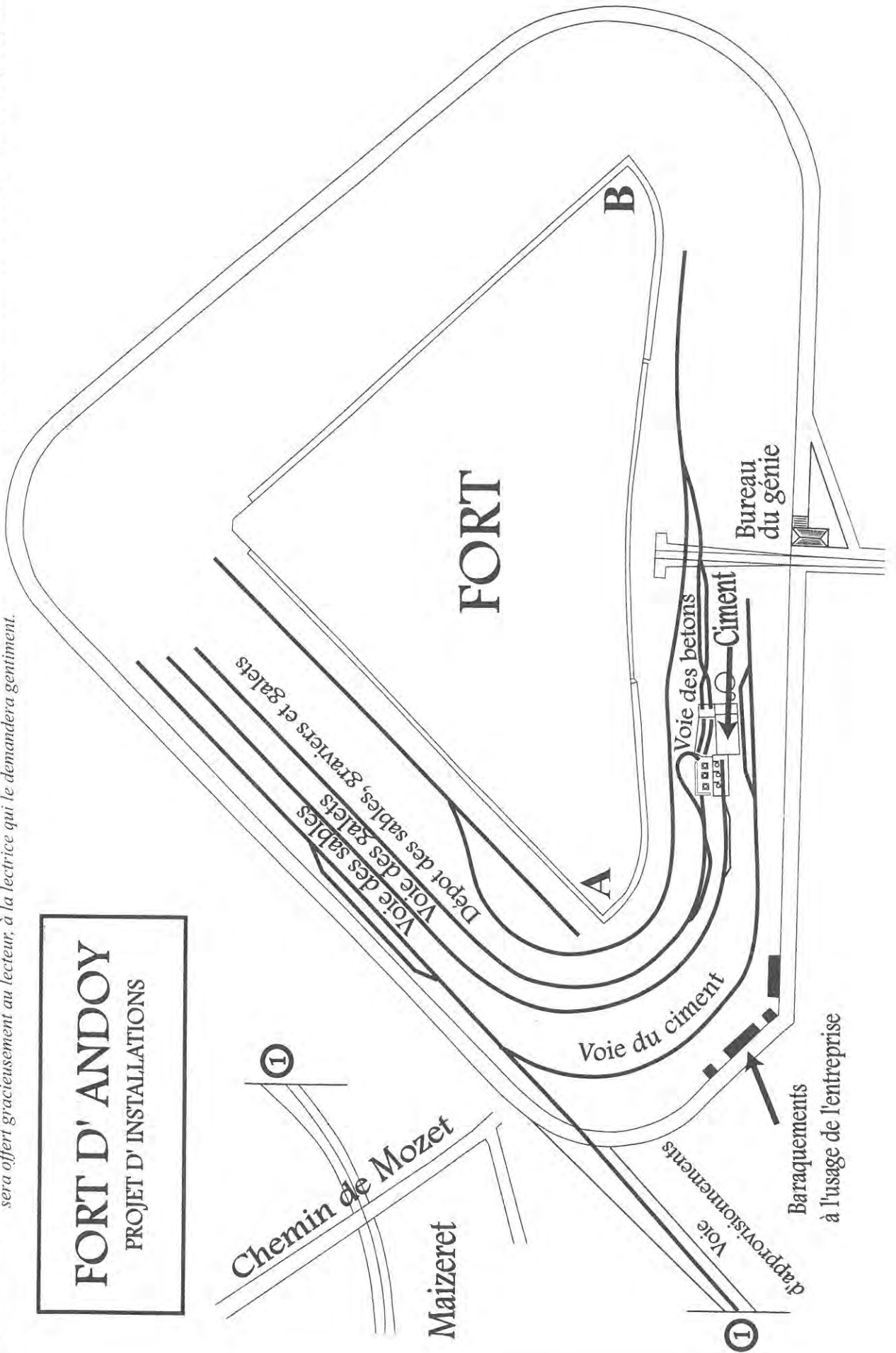
une baraque construite pour ravitailler les ouvriers du fort. Cet endroit se situe près du pont de l'autoroute sur la route de Limoy.

Tous ces moyens réunis permettent une bonne exécution des travaux selon le cahier des charges établi et suivant un calendrier qui peut se schématiser comme suit.

En 1888 : construction de la voie stratégique, construction de la route militaire et installation du chantier. En 1889 : achèvement des travaux commencés en 1888, travaux de terrassement, préparation des coffrages en bois, exécution des installations de fabrication du béton et commencement du coulage des bétons. En 1890 et 1891 : achèvement des terrassements, achèvement du coulage des bétons et parachèvements de l'ouvrage.

Au terme des travaux, le fort d'Andoy est remis le 29 octobre 1891 au gouvernement belge en même temps que les autres forts de la ligne défensive de la Meuse.

La copie du plan original présentée à la page 12 a été redessinée et agrandie pour la rendre plus lisible. La copie ci-dessous est à l'échelle approximative de 1/2000 (1 centimètre représente 20 mètres sur le terrain) alors que le plan original est plus grand (à l'échelle 1/1250). Pour donner un ordre de grandeur, la distance entre les points A et B (extrémités de la face avant à l'intérieur des fossés) est de 280 mètres. Un plan précis de l'organisation du fort (en 1940) a été présenté dans le numéro 5 (La cloche de feu - juin 1990). Ce plan sera offert gracieusement au lecteur, à la lectrice qui le demandera gentiment.



Il y a trop peu de soldats

A l'approche des élections de 1900, plusieurs généraux de tendance libérale publient un manifeste dans lequel ils déclarent que la situation faite à la Belgique par le traité de Francfort de 1871 fait redouter plus que jamais une violation de notre neutralité, motivée par le grand intérêt que pourraient avoir les Français et les Allemands à faire passer par la vallée de la Meuse une partie de leur colossale armée. Parmi ces généraux, il y a Brialmont qui affirme qu'avec une armée de campagne de cent vingt mille hommes, ce péril serait écarté, car cette force pourrait opérer aisément sur les deux rives de la Meuse et occuper, avec l'appui des têtes de pont de Liège, Huy, Namur, de fortes positions défensives. Or, ce système ne permettrait pas de mettre en campagne plus de trente cinq à quarante mille hommes.

La durée du service est trop longue

Dès 1884, le lieutenant-général Henrard plaide pour une nouvelle organisation de l'armée. Pour lui, avec vingt-huit mois sous les armes, sans les rappels, pour les troupes de ligne, et trois ou quatre ans pour les autres, la durée du service est trop longue. Avec une telle durée, le sacrifice des années passées sous les armes par les jeunes conscrits est trop important. Comme il aime à le dire, le service militaire n'est pas un «impôt du sang» mais un «impôt du temps». Tout en reconnaissant que certains miliciens peuvent bénéficier d'une instruction durant le service, il fait trop souvent le constat pour les

conscrits de l'arrêt de l'apprentissage d'un métier ou de l'étude d'une profession, de l'éloignement du foyer, de séjours dans des casernes malsaines, de prise d'habitudes oisives, parfois vicieuses, ruineuses pour leur santé autant que pour leur moralité.

Pour remplacer ce système, le général évoque l'idée d'un service d'un an pour donner au soldat l'instruction militaire requise et une instruction mieux adaptée à son but. Avec cette idée, la question du service personnel avec abolition du système de remplacement, souvent évoquée dans les milieux politiques, perd de son importance car la plupart des personnes qui se font remplacer à grands frais se soumettraient volontiers à une période de service de courte durée.

Le débat politique

Le parti catholique qui est au pouvoir est divisé sur la question d'une augmentation de contingent. En Flandre, les catholiques refusent la contrainte du service militaire dont l'instruction se fait quasi exclusivement en français. Cela leur rappelle trop le mauvais souvenir de la conscription sous l'occupation française. En Wallonie, ils sont plus partagés. Il y a par exemple les partisans du maintien du remplacement pour permettre de sauver les vocations religieuses, ou tout simplement pour sauver les plus aisés des dangers contraires à leur éducation chrétienne. Du côté socialiste, la question ne se pose pas ; la doctrine du nouveau parti est antimilitariste, mais ils font rapidement de l'abolition du remplacement une question de justice sociale. Enfin, pour les libéraux, les grandes grèves insurrectionnelles ont révélé le danger de laisser l'armée aux seules mains des couches populaires.

A la suite des élections de 1900, le gouvernement de Smet de Naeyer dépose un projet de loi qui aborde la question du service personnel et qui fixe l'effectif de l'armée sur pied de paix à quarante deux mille huit cent hommes et celui de guerre à cent quatre vingt mille hommes sur base volontaire complété par un contingent de treize mille trois cent hommes par tirage au sort.



Une carte postale adressée en octobre 1904 qui illustre la mobilité des soldats des forts de la Meuse...

Le temps sous les drapeaux est réduit à vingt quatre mois dans l'infanterie et trente six dans les autres armes, mais avec possibilité de congés d'interruption d'un trimestre au moins. Ce projet est approuvé après de nombreuses discussions le 24 janvier 1902, mais pour que la loi passe, il faut ajourner la question du service personnel.

Les conscrits d'Andoy en 1906

Pendant ce temps, le spectre du tirage au sort continue à hanter les nuits des familles concernées. En 1906, le rendez-vous pour les jeunes du canton est fixé à Jambes au jeudi 15 février. Suivant le rituel prévu, chacun tire un numéro à l'appel de son nom.

Quand le tour des jeunes d'Andoy arrive, Emile Dispaux, né le 22 août 1886, monte sur l'estrade. Sa main tremble en plongeant à la recherche d'un billet. Une fois le précieux papier choisi, il le remet au préposé chargé de rendre public le numéro inscrit dessus. Les secondes qui suivent semblent une éternité...

Pour son père, le menuisier Désiré, cela fait des heures qu'il tue son anxiété chez lui, à la Perche d'Andoy, en rabotant des planches en chêne en vue de fabriquer une garde-robe. Sa mère, Marie Thérèse Oger, est assise à côté du feu, elle mesure le temps de son angoisse au rythme des aiguilles à tricoter qu'elle agite au bout de ses doigts.

Le numéro tiré par Emile est sorti de son étui. Pas de chance, c'est un numéro plus petit que le nombre de conscrits prévu pour le canton, et il n'est pas assez riche pour se faire remplacer...

Pour Andoy, il y a encore trois autres conscrits : Adolphe Oger, né le 10 octobre 1886, le fils

d'Alexandre et de Marie Victorine Collard, Achille Romnée, un étranger «pas fameux» comme le qualifie le curé de l'époque, l'abbé Genotte et enfin, il y a Georges Lizée, né le 27 janvier 1886, le fils d'Alphonse et de Marie Goffin.

La fête dégénère...

Pour les veinards qui ont tiré un bon numéro, c'est la fête. On leur vend des cocardes qu'ils épinglent à leur veston. Avec les malchanceux qui le souhaitent et d'autres du village qui les ont accompagnés, ils commencent alors la tournée des cabarets. Ils sont une bonne quinzaine à passer ainsi de café en café. Entre trois et quatre heures de l'après-midi, après avoir consommé beaucoup d'alcool, et alors qu'ils sont encore à onze, une dispute éclate dans un café sur la route du Luxembourg. Très excités, ils quittent ce café pour entrer un peu plus loin chez Florent Ronveaux, charretier et cabaretier. Dans ce café, une nouvelle dispute éclate, dégénérant en bataille. Florent Ronveaux veut mettre les antagonistes à la porte. Mal lui en prend: il reçoit trois coups de casse-tête et son café est mis à sac. En face du café, il y a des matériaux qui ont été déposés pour réparer le chemin, notamment de gros pavés. Les batailleurs s'en saisissent pour briser les vitres du café. C'est alors qu'une veille dame qui se trouvait au café, reçoit un coup de pavé dans le flan et tombe inanimée. La pierre qu'elle a reçue pèse près de dix kilos... Pendant que l'on s'affaire autour de la victime, les jeunes d'Andoy s'enfuient. La police de Jambes mène une enquête et défère l'affaire devant le parquet. Certains des protagonistes sont reconnus...

Jambes

Méfaits de conscrits. - Le parquet de Namur, composé de MM. Marissiaux, juge d'instruction ; Fallon, substitut du procureur du Roi ; Jaumain, greffier, a fait hier une descente à Jambes, au cabaret Ronveaux, route de Luxembourg, pour y indiquer au sujet des faits que nous avons relatés hier. De là, il s'est rendu à Andoy.

L'état de M^{me} veuve Jacquart reste toujours in-

Tirage au sort	
Jeudi 15 Février 1906 à Jambes	Tirage au sort
Il y a eu pour Andoy 4 conscrits et ont tiré les numéros suivants :	
1	Emile Dispaux fils de Désiré Dispaux menuisier
2	Adolphe Oger fils de Alexandre
3	Achille Romnée un étranger sans domicile
4	Georges Lizée fils de Alphonse

Le résultat du tirage au sort du 15 février 1906 concernant Andoy mentionné par l'abbé Genotte dans ses registres.

quiétant. Le pavé qu'elle a reçu dans le flanc a produit une tuméfaction énorme et des lésions internes seraient possibles.

Les coupables sont connus. Il est probable que trois jeunes gens d'Andoy seront mis en prévention, les sieurs Landrain, Pirmez et Romnée. Dès l'entrée chez Ronveaux, la bande - ils étaient onze - avait cherché querelle, s'emparant du couvercle du poêle et le brisant. On but ensuite quelques bouteilles, puis l'on brisa des carreaux.

Excédé, le patron du café mit tout le monde à la porte. Alors les pavés furent mis de la partie et l'on bombarda la maison. C'est en voulant fermer la porte que M^{me} Jacqmart reçut dans le flanc le pavé de 10 kilos qui la blessa; terminant la bagarre.

Les échos dans la presse...

La suppression du tirage au sort

La loi votée en 1902 sans la question du service personnel est un échec : l'effectif de temps de

paix n'est pas complet et celui de guerre n'atteindrait au mieux que 130.000 hommes. On est donc loin du compte réclamé pour protéger la Belgique!

Il faut donc chercher une nouvelle solution pour augmenter le contingent. Les catholiques au pouvoir sont divisés sur cette question. Pourtant, sur l'intervention de Léopold II, le gouvernement se met d'accord sur un projet de réforme dont le principal effet est la suppression du tirage au sort. Ce projet est rapidement discuté car on sait le Roi mourant, et il souhaite pouvoir signer la nouvelle loi avant sa mort. Le 14 décembre, le projet est approuvé et, comme le Roi en a manifesté le désir, on lui porte immédiatement le texte pour signature. C'est une main tremblante qui signe le document qui couronne sa carrière militaire.

Trois jours plus tard, le 17 décembre 1909, Léopold II s'éteint.

José Bette.

Dans la seconde partie de cet article, nous vous raconterons l'histoire d'une guerre pour rire à Andoy et à Wierde, avant la guerre pour pleurer. Ce sera l'occasion de vous livrer le témoignage inédit du soldat O.Barthélémy, un fantassin du 13^{ème} de ligne qui était à Andoy en août 1914. Dans le prochain numéro...

Je remercie mon ami Luc Dahin pour les précieuses cartes postales qu'il m'a prêtées pour illustrer cet article.

BIBLIOGRAPHIE

A.Gany, Construction des forts de la Meuse de l'époque Brialmont, CLHAM, Bulletin 07-09/86, T3, fasc.3.

Jourdain-Van Staele, Géographie historique de la Belgique, BXL, 1896.

C. Lemoine-Isabeau, La carte de Belgique et l'Institut cartographique militaire, Musée royal de l'armée, BXL, 1988.

J. Massin, Souvenirs relatifs à la prise du fort d'Andoy et divers, document manuscrit de mars 1982.

J.Bette, Du service des pauvres au service de tous, Le Crespon N° 25, décembre 1996.

J.Bette, La guerre pour rire... en attendant la guerre pour pleurer, Le Crespon N° 25, août 1996.

J.Bette, Le fort d'Andoy, ASBL Le Crespon, mai 1990.

Par ailleurs, pour ceux que le sujet intéresse, une importante bibliographie (600 pp.) comportant des ouvrages qui ont été consultés se trouve dans une publication du Centre d'histoire militaire, Musée royal de l'armée, sous le titre «La Belgique et la Première guerre mondiale, Bibliographie, BXL, 1987.

ANDOY ET WIERDE À LA BELLE ÉPOQUE



Extrait de la carte topographique de la Belgique au 1/40.000 de 1873, revue sur le terrain en 1885 et mise à jour en 1895. Document reproduit avec l'aimable autorisation de l'Institut géographique national.

La première carte d'état major de Belgique

Dans un article intitulé "Image de chez nous à l'époque autrichienne" (le Crespon numéro 32

d'avril 1999), nous vous avons présenté l'œuvre de Ferraris à qui nous devons la plus belle image de ce qu'était notre paysage vers 1772. C'est une œuvre remarquable, mais les progrès de la science font qu'en 1834, on lit dans une note

sur la carte de Belgique déposée à la chambre des représentants : "A l'époque où fut dressée la carte de Ferraris, la topographie était trop peu avancée pour offrir une représentation exacte du terrain; l'état actuel de la science ne permet plus de se contenter de méthodes approximatives et d'une exécution de dessin vague et qui n'offre, tout au plus, que la possibilité de distinguer les parties planes de celles qui sont accidentées, sans qu'il soit d'ailleurs possible d'apprécier les côtés d'élévations ou la raideur des pentes.

C'est sous ce rapport surtout que les anciennes cartes présentent les défauts les plus saillants. Car pour tirer d'une carte tout le parti possible, il faut qu'elle offre non seulement la projection horizontale du pays, mais encore qu'elle fasse connaître le relief du terrain. Il faut que les divers services publics et le commerce soient à même d'y puiser des données suffisantes pour établir sur des bases assurées, soit des plans spéciaux de travaux ou d'exploitations, soit des côtés de nivellement auxquels ils puissent rattacher tous les projets de canaux, de navigation, d'irrigation, etc. C'est surtout la possibilité d'établir des communications de diverses natures qu'il importe de connaître ; à défaut d'une bonne carte cotée, on ne peut acquérir la certitude de cette possibilité que par des opérations à la fois longues et dispendieuses et que souvent des particuliers n'ont pas les moyens de faire effectuer.

Le commerce et l'industrie sont donc particulièrement intéressés à la publication d'un travail qui fera probablement naître l'idée et qui démontrera la possibilité d'exploiter certaines parties du royaume auxquels il ne manque que des moyens de transport pour devenir très productifs.

L'armée doit pouvoir y puiser une connaissance exacte des positions sur lesquelles elle doit opérer, ou qu'elle peut être appelée à défendre. Elle doit y trouver l'indication des moyens de défense naturelle que peuvent lui présenter les localités, tels que les forêts, les accidents de terrain, et surtout les cours d'eaux, et s'assurer de la possibilité de former des inondations; en un mot, il n'est presque personne, tant fonctionnaire public que particulier, pour qui la carte ne

doive être de quelque utilité.

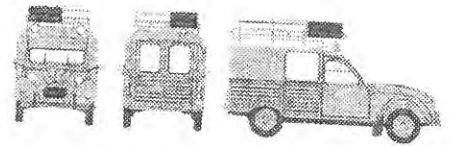
Enfin, pour satisfaire à la science il faut que le point géographique de chaque lieu soit rigoureusement déterminé."

Cette nouvelle carte, ce n'est qu'à partir de 1860 que des subsides suffisants et réguliers permettent au "Dépôt de la guerre" d'en planifier la publication au 1/20.000. Elle est présentée sous le titre de "Carte topographique de la Belgique, levée par ordre du Gouvernement à l'échelle de 1 pour 20.000 et gravée à l'échelle de 1 pour 40.000. Cette carte assujettie aux observations trigonométriques et astronomiques les plus précises, a été rédigée au Dépôt de la guerre, sur les documents préparés par MM. les officiers d'Etat-major de la Section géodésique et les minutes levées par MM. les officiers d'Etat-major et d'Infanterie de la section topographique. Les travaux géodésiques et topographiques, et la gravure ont été commencés étant Ministre de la guerre, le lieutenant général Baron Chazal. Gravé par J.B. De Lahoese. 1863". L'ensemble du territoire est couvert en vingt ans et une publication au 1/40.000 de cette carte sous l'appellation de "carte d'état-major" se prolonge jusqu'en 1883. C'est à cette date qu'est éditée celle de Namur sur laquelle figurent Andoy et Wierde. Cette carte a été éditée en noir et blanc. Elle a été levée et nivelée en 1866 et gravée par De Lahoese, Ongers, Mestdagh et DeRaedemacker.

Par rapport à la carte de Ferraris, il y a de grands changements qui ont considérablement modifié notre paysage : les fosses à terre plastique, l'élargissement de la route de Namur à Luxembourg, la construction de la ligne de chemin de fer de Namur vers Luxembourg, la construction de la route militaire (et de la voie stratégique qui sera ensuite démontée), la construction du fort. Enfin, nous avons présenté dans un article intitulé "Image de chez nous à l'époque de l'indépendance" (Le Crespon numéro 26 d'avril 1997) un plan cadastral réduit de la commune de Wierde en 1850. Sur ce plan, la commune comprend encore le village de Sart-Bernard. La nouvelle carte montre que Sart-Bernard est maintenant séparé de Wierde...

J. Bette

EURASIAM 2001 (suite 2)



Résumé des chapitres précédents

Laurent Pitance, un voisin des Comognes d'Andoy, et ses cinq compagnons (dont deux compagnes) ont entrepris un tour du monde touristique-humanitaire. Premier objectif, le Cambodge et une école pour orphelins. Moyen de locomotion : un bus scolaire américain. Itinéraire : Pologne, Russie, Sibérie, Chine, ... Pour des raisons administratives russes ils ont dû abandonner leur bus à Novossibirsk mais sont parvenus, sac au dos, à apporter l'aide promise à Siem Reap.

Le 20 octobre la base logistique belge (les parents) a embarqué trois camionnettes deux chevaux à Anvers pour Buenos-Aires (Argentine).

Second objectif, la Bolivie pour y soutenir une action sanitaire. Moyen de locomotion : les trois deux chevaux. Itinéraire : Argentine, Chili, Bolivie... et puis Mexique, Etats-Unis... Fin de l'aventure prévue à New-York !

Dans le numéro précédent nous les avons laissés au Cambodge.

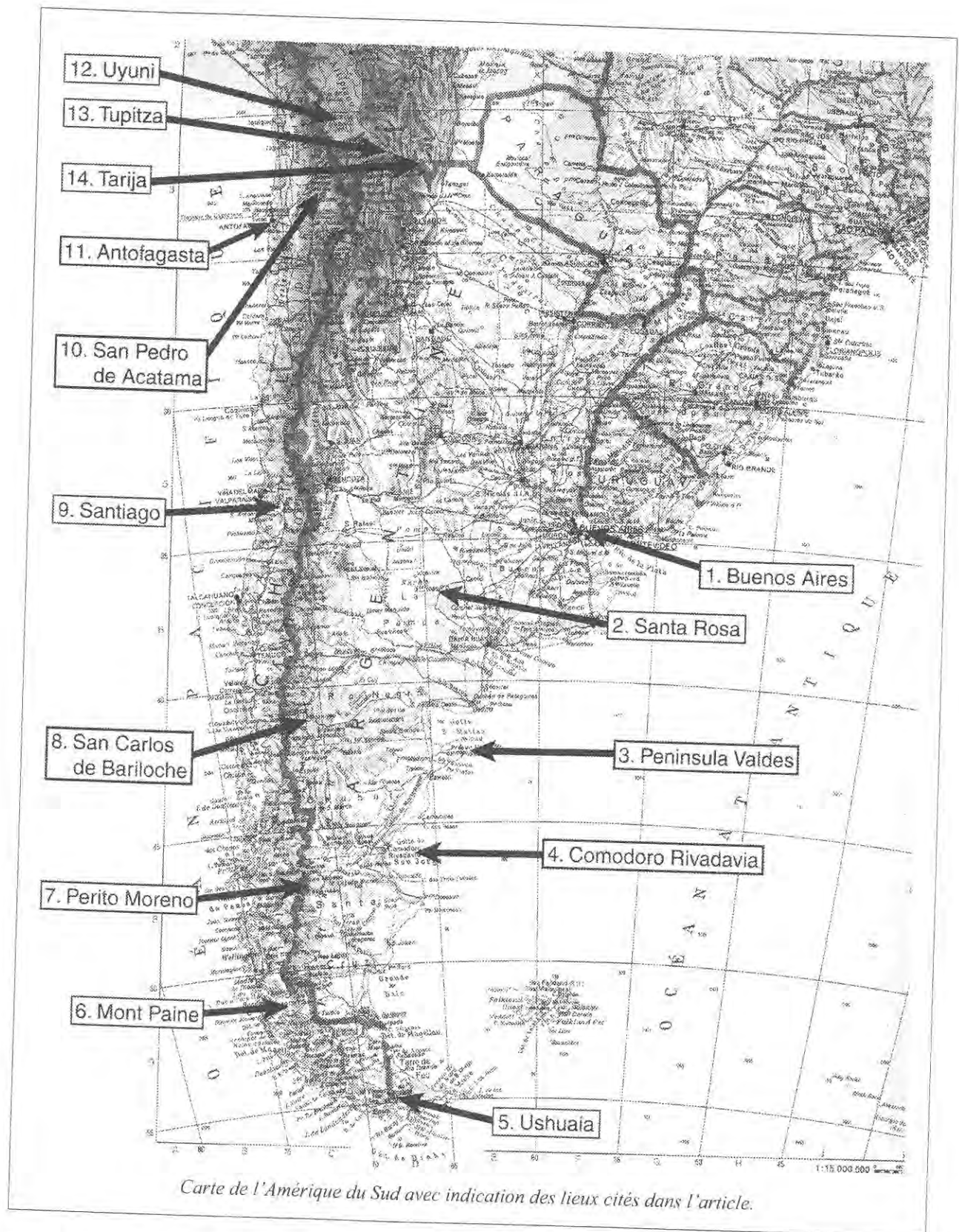
A Buenos-Aires l'administration est compliquée, la vie très chère mais les gens charmants.

Au Cambodge, l'équipe s'est dispersée pendant deux semaines à l'issue de la première mission. Deux semaines de tourisme individuel pour éliminer les tensions inévitables nées de quatre mois de vie commune. L'équipe s'est reformée au début de novembre à Buenos-Aires pour le second épisode de leur aventure. Rappelons les prénoms : Laurent, Bruno, Jean-Baptiste, Catherine, Olivier et Gaëlle.

Les deux chevaux arrivent saines et sauvées à Buenos-Aires après quatre semaines de navigation sur le "Republica de Roma" qui n'a que cinq jours de retard... Saines et sauvées, oui, les camionnettes vont redémarrer au quart de tour. Mais on ne peut en dire autant des bagages. Là, c'est la consternation ; les malles ont été ouvertes et fouillées (ils ont pensé d'abord que c'était pour l'inspection de la douane) et les objets les plus intéressants ont disparu : les vestes chaudes, le café, les postes radio... Une très, très mauvaise surprise qui rogne amèrement un budget déjà sérieusement écorné par les déboires asiatiques.

L'administration russe leur avait donné bien des tracas ; ils découvrent, avec un certain découragement, que les Argentins, dans ce domaine, n'ont rien à envier aux Russes. Ils vont passer dix jours à (comme ils disent) patauger dans le borbier administratif argentin ; de la douane aux compagnies d'assurances, de l'ambassade belge à la compagnie maritime, de bureaux de ceci à bureaux de cela, dix jours pour récupérer les voitures et obtenir tous les documents nécessaires : pas loin de trente papiers différents par voiture décorés de superbes collections de tampons de toutes sortes... Et tout cela en espagnol, évidemment ! Heureusement qu'ils sont aidés par deux "Belges du bout du monde" qu'ils ont pu retrouver. Magdalena et Manuel, médecins de formation, se sont à Buenos-Aires reconvertis dans l'hôtellerie. Ils leur seront précieux.

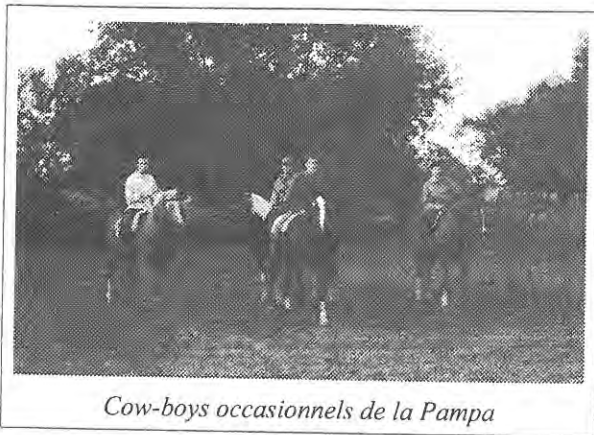
Buenos-Aires est une très jolie ville. Si l'administration est compliquée et la vie fort chère, les gens, par contre, sont serviables et sympathiques. La vieille ville, et notamment les anciennes églises, sont étonnamment bien conservées. C'est le printemps : les nombreux parcs sont en fleur, le soleil généreux, le climat agréable, loin de l'humidité écrasante dont ils ont souffert en Asie...



Vers Ushuaia, au bout du bout du monde

Le vendredi 17 novembre, en fin d'après-midi, ils prennent enfin livraison de leurs trois véhicules et se lancent dans les embouteillages inextricables de Buenos-Aires...qu'ils quittent le

lendemain pour leur nouvelle aventure : descendre jusqu'à la pointe extrême de l'Argentine le long de la côte atlantique puis remonter vers la Bolivie par le Chili. Après, on verra ! .. Comme ces pays ne nous sont guère familiers un extrait d'atlas nous a semblé utile pour vous permettre de situer les sites et les itinéraires...



Cow-boys occasionnels de la Pampa

Première étape : Santa Rosa, au milieu de la Pampa. La Pampa, vaste plaine fertile, terre de culture et d'élevage, véritable paradis agricole où abondent céréales, fruits, légumes, bœufs et moutons ! Beaucoup d'étangs aussi et c'est un autre paradis pour une multitude d'oiseaux : ibis, canards, aigrettes, hérons, flamands roses, rapaces... Les longues routes infiniment droites font penser à celles de la Sibérie mais ici, c'est le printemps... Nos six héros renouent avec les joies du camping (pour les moustiques, c'est hélas aussi le printemps).

Pourquoi Santa Rosa ? Pour y rencontrer Annette, la sœur de Magdalena, qui y habite avec sa (grande) famille : un mari, Francesco, et six enfants. Huit larges sourires qui les accueillent chaleureusement.

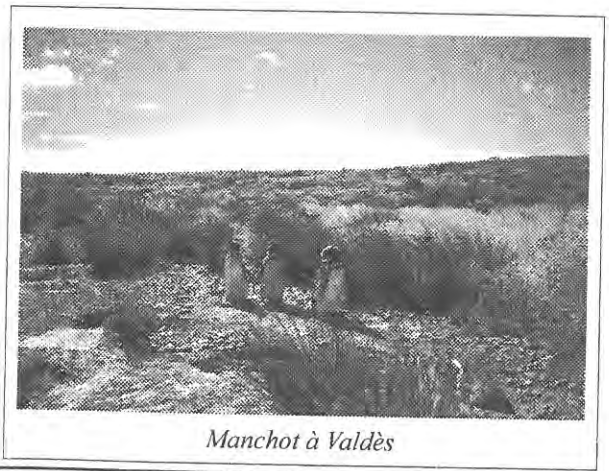
Quelques jours à Santa Rosa pour figoler les réglages mécaniques, racheter des vêtements chauds et imperméables en prévision de la pluie, du vent et du froid qui les attendent au sud et perfectionner leur espagnol (élémentaire) avec Annette comme professeur. Ils n'échappent pas à une laborieuse initiation (élémentaire aussi) au dur métier de cow-boy de la Pampa !



Les trois 2CV à Peninsula Valdès

Et puis, en route pour Ushuaia. A vol d'oiseau, ça fait bien deux mille kilomètres. Mais les deux chevaux pataudes ne volent pas en ligne droite et... la curiosité touristique de nos aventuriers les entraîne à quelques détours. D'abord, à la presqu'île de Valdès, Peninsula Valdès, paradis pour toutes sortes d'animaux, classée au patrimoine mondial de l'humanité. Les trois deux chevaux crapahutent allègrement sur ce coin de terre (cent kilomètres sur soixante) qui s'avance dans l'Atlantique. Le site, balayé par le vent, accablé de chaleur, est apparemment inhospitalier ; la végétation y est assez pauvre : buissons épineux et cactus ; c'est la période de sécheresse. La vie animale pourtant y est foisonnante. Ils y rencontrent des zorros (renards), des maras (lièvres), des guanacos (cousins des lamas), des nandous (voisins de l'autruche). Mais c'est sur la côte que le spectacle est magique, où ils peuvent admirer dans leur milieu naturel manchots, cormorans, phoques, otaries, éléphants et lions de mer, dauphins et baleines... "Embarqués sur un petit bateau nous avons pu contempler une baleine et son baleineau de tout près... Gaëlle a même touché la queue de la baleine qui s'amusa à caresser la coque du bateau. Nous avons passé toute une matinée au milieu des éléphants de mer. Le ciel nous offre chaque soir un spectacle somptueux. Nous avons plusieurs fois planté notre tente au bord de l'océan. Bref, nous avons passé plusieurs jours dans un décor idyllique..."

Au sud de la Peninsula Valdès ils s'émerveillent aussi des concentrations de milliers de manchots de Magellan sur les plages ; spectacle extraordinaire par la couleur, l'odeur et le bruit (pour se reconnaître et retrouver leur terrier les manchots hennissent comme des ânes). Maladroits,



Manchot à Valdès



Guanacos devant le glacier de Perito Moreno



patauds et comiques à terre mais étonnamment rapides et adroits dans leur milieu sous-marin.

...

Ils fêtent la Saint-Nicolas à Comodoro Rivadavia, gros centre pétrolier en Patagonie qui fournit les trois quarts du pétrole argentin. Beaucoup de villes argentines portent, comme celle-là, le nom d'un officier (beaucoup) ou d'un notable ; par exemple : Coronel Suarez, General Conesa, Gobernador Gregores, Ingeniero Jacobacci... Assez particulier n'est-il pas ?

A hauteur de Comodoro Rivadavia ils font un crochet vers Sarmiento pour un site géologique unique : une forêt pétrifiée. Des arbres énormes, jusqu'à cent mètres de haut, abattus il y a environ septante millions d'années par un ouragan violent, ont été lentement transformés en pierre. Le phénomène s'explique ainsi : les cendres des volcans voisins ont recouvert les troncs couchés puis les eaux de ruissellement ont au cours des millénaires remplacé les matières organiques par les silices qu'elles transportaient.

...

Les voici à Ushuaia. La mythique. Au bout du monde. Il neige...

" La ville, encadrée de superbes montagnes en-



Ushuaia: fin del mundo

neigées, est balayée par de très violentes rafales de vent mais le climat y est moins rigoureux qu'on ne le croyait. Nous avons été surpris d'y bénéficier, à certains moments, d'une relative douceur mais le temps change très vite. On peut vivre les quatre saisons en une seule journée... Les journées sont très longues ; il fait jour de cinq heures à minuit. La vie est douce et paisible. Si Ushuaia est le bout du monde, c'est aussi le départ de fabuleuses excursions en Terre de Feu. Ille baptisée ainsi par Magellan en 1520 quand il découvrit les grands feux entretenus par les Yamanas pour réchauffer leur nudité. Hé oui ! ces " indiens " y vivaient nus même en hiver ! "

Vers la Bolivie par le Chili

" Du fond de l'Argentine nous vous adressons nos vœux les plus venteux et les plus prospères "...

Ils ont fêté Noël dans le vent d'Ushuaia ; ils fêtent le nouvel an sous les arcs-en-ciel flamboyants de Torres del Paine, un des plus beaux parcs nationaux du monde (le mont Paine, 2670 mètres, à l'extrême sud du Chili). Trekking de sept jours dans ce paradis dont les muscles ankylosés par les longues heures sur les sièges rustiques des 2CV paient chèrement les tickets d'entrée. " Les premières heures sont dures, les joues rouges, le souffle court, les chaussures trop étroites, les sacs à dos trop lourds... Ce que nous sommes venus contempler se trouve au-dessus de notre chapeau : pics, dents rocheuses, glaciers immenses nous dévoilent, au fil des jours, leur splendeur... Nous marchons sur des tapis de fleurs, au bord des lacs aux eaux turquoise.

Chaque jour ou presque, notre chemin croise celui d'un arc-en-ciel flamboyant. Les glaciers nous éblouissent ; on se sent tout petit à côté de ces géants blancs dont les limites semblent se perdre à l'infini... Si les paysages sont grandioses, la faune est d'une richesse à nulle autre pareille... La sérénité, la beauté de ce que nous avons vu nous amène à pousser un cri d'espoir : " Amis, gardez-vous de détruire cette terre, un trésor est caché dedans ! ". Torres del Paine en est un des joyaux, un placement à long terme, un modèle de conservation naturelle. Il tient à chacun de nous que la planète entière le soit "

...
Après cette première incursion au Chili ils repassent en Argentine ; il n'y a d'ailleurs guère de route dans cette partie des Andes chiliennes. Pistes très dures. Les voitures souffrent. On frôle le cauchemar. Moyenne réduite à vingt-cinq kilomètres à l'heure...

La route, un peu meilleure ?, qui longe le pied des Andes les conduit à Perito Moreno. D'autres pistes épouvantables pour monter admirer le glacier du même nom. Spectacle impressionnant de la chute des blocs de glace dans le lac...

Avant de quitter l'Argentine, courte visite à la capitale du chocolat : San Carlos de Bariloche. De là, traversée de la cordillère des Andes pour retrouver la chaleur à Osorno, au Chili où les " deux chevaux " retrouvent enfin, la douceur du macadam.

Il n'y a qu'une route qui monte vers le nord, vers Santiago et cette unique route est fort encombrée et ... en travaux sur toute sa longueur. Quelques petits détours pour jouir des attraits de cette région touristique et fertile n'améliorent guère la moyenne ! Ils sont finalement accueillis à Santiago le samedi 27 janvier par des amis belges...

Ils en repartent le mercredi suivant. Objectif : San Pedro de Acatama, à la frontière bolivienne.

La nouvelle très grosse déception

Pendant la traversée du désert d'Atacama (au sud d'Antofagasta) une des voitures a eu des gros problèmes ; elle a entre autres coulé une bielle et a dû subir une grosse opération à moteur ouvert pendant une semaine à Antofagasta. A peine rétablie, elle est lancée avec ses deux



Une dernière larme pour l'adieu aux 2CV

compagnes sur la route de San Pedro de Acatama. Là, à la frontière chilienne, en pleine ascension d'un col, elle rend son dernier souffle dans un incroyable giclement d'huile...

Ils n'iront pas plus loin avec les " deux chevaux ". Ils n'atteindront hélas pas leur objectif comme ils l'avaient pensé mais ils finissent par en avoir vraiment marre d'injecter tant d'argent à fonds perdus dans ces fichues camionnettes qui le leur rendent si mal. Par contre, un objectif qui a été atteint depuis longtemps déjà et largement dépassé, c'est le budget !

Les ennuis mécaniques ont été innombrables. Les pneus par exemple ; les pistes sont tellement hostiles qu'ils en crèvent en moyenne trois par semaine. Dans la Pampa un châssis méchamment plié n'a pu être redressé et renforcé que grâce à la débrouillardise d'un mécanicien local. Un pare-brise a été pulvérisé par un caillou projeté par un camion. Un roulement à bille est devenu roulement en bouillie à deux cents kilomètres de Ushuaia. Pannes de bougies. Pannes d'alternateur. Rien ne leur a été épargné. Ils ont eu, en moyenne, deux problèmes mécaniques par semaine. Alors, cette dernière très grosse panne les décourage définitivement. Le cœur gros, mais le portefeuille mince, ils décident d'abandonner leurs trois compagnes mécaniques vraiment trop infidèles. Ils les ramènent à Antofagasta (ce qui leur impose un retour en arrière de trois cent cinquante kilomètres) et les mettent sur un bateau à destination d'Anvers.

La Bolivie enfin.

Et c'est le sac au dos, comme ils l'avaient fait à Novossibirsk en abandonnant leur bus, qu'ils reprennent la route vers leur objectif final :

Tarija, dans le nord de la Bolivie. En bus et en train. Avant d'y arriver, ils s'offrent une dernière excursion, en jeep louée, dans l'immense saline de Uyuni. Trois jours de paysages à couper le souffle.

" D'Uyuni, nous avons pris un train vers Tupiza... Ponctuel : six heures de retard pour un trajet qui n'en compte que cinq ! Arrivée à quatre heures du matin dans une ambiance de fête : le carnaval bat son plein (le but du jeu est d'arroser tout le monde par tous les moyens)... Ce soir, nous prenons un bus vers Tarija ; arrivée prévue à cinq heures demain matin !... "

Nous y sommes merveilleusement accueillis par les responsables locaux de Plan International. Pendant trois jours nous allons d'une communauté à l'autre, rencontrant les familles et découvrant ainsi les différents projets de l'organisation. Tout d'abord le programme Chagas pour lequel nous avons collecté des fonds durant deux années ; ce projet vise à reconstruire et assainir les maisons traditionnelles afin d'éradiquer la maladie de Chagas (rappelons qu'il s'agit d'une maladie épidémique souvent mortelle transmise par des punaises qui infestent les toits de chaume et les murs en torchis de ces maisons, maladie pour laquelle aucun vaccin n'existe !). Ensuite ces responsables locaux nous montrent leurs nombreux autres projets : enseignement, accès à l'eau potable pour chaque maison, sanitaires, irrigation des cultures...

Un des moments forts de notre visite est la rencontre avec le petit Avilio, le " filleul Plan " de la maman de Laurent. Nous nous rendons compte que le système de parrainage mis en place par Plan International est vraiment efficace. Le sourire radieux des enfants devant leur maison nouvellement rafraîchie nous fait vite oublier les petits soucis de notre expédition "

En guise de conclusion

" C'est à Tarija, après huit mois de voyages, de découvertes et de surprises, que nous mettons fin à notre expédition.

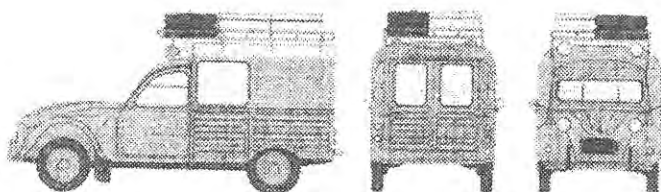
De Moscou à Siem Reap en passant par l'Altai, Pekin et la muraille de Chine, Xian et l'armée en terre, la baie d'Along et la cité d'Anghor... de Buenos Aires à Tarija en passant par la Peninsula Valdès, Ushuaia, le parc de Torres del Paine, le Perito Moreno, le désert de l'Acatama et la saline de Uyuni... nous avons eu la chance unique de découvrir des paysages superbes en rencontrant des gens fantastiques.

Alors qu'à Siem Reap la construction de l'amphithéâtre pour l'orphelinat de Muong Thy suit son petit bonhomme de chemin et qu'à Tarija de nombreux enfants peuvent enfin dormir en paix, c'est le cœur satisfait du devoir accompli que nous préparons nos sacs à dos... certains pour poursuivre un peu leur propre voyage, d'autres pour rentrer en Belgique et préparer le retour du bus. Notre valeureux compagnon qui a dû affronter les rigueurs de l'hiver sibérien (moins 53 degrés !) n'a toujours pas obtenu l'autorisation de rouler en Chine. C'est pourquoi, au retour des beaux jours, nous irons le rechercher à Novossibirsk. Alors, nous déciderons de sa destinée... A suivre... "

Pour rendre à César...

Cet article a été rédigé à partir des courriers électroniques assez régulièrement transmis par nos six héros et du petit journal " L'école buissonnière " publié à l'intention des donateurs et des écoles participant aux projets.

G. Donnet



MOTS CROISÉS THÉMATIQUES

Avec les oiseaux, fêtons Pâques, le renouveau, la belle saison.

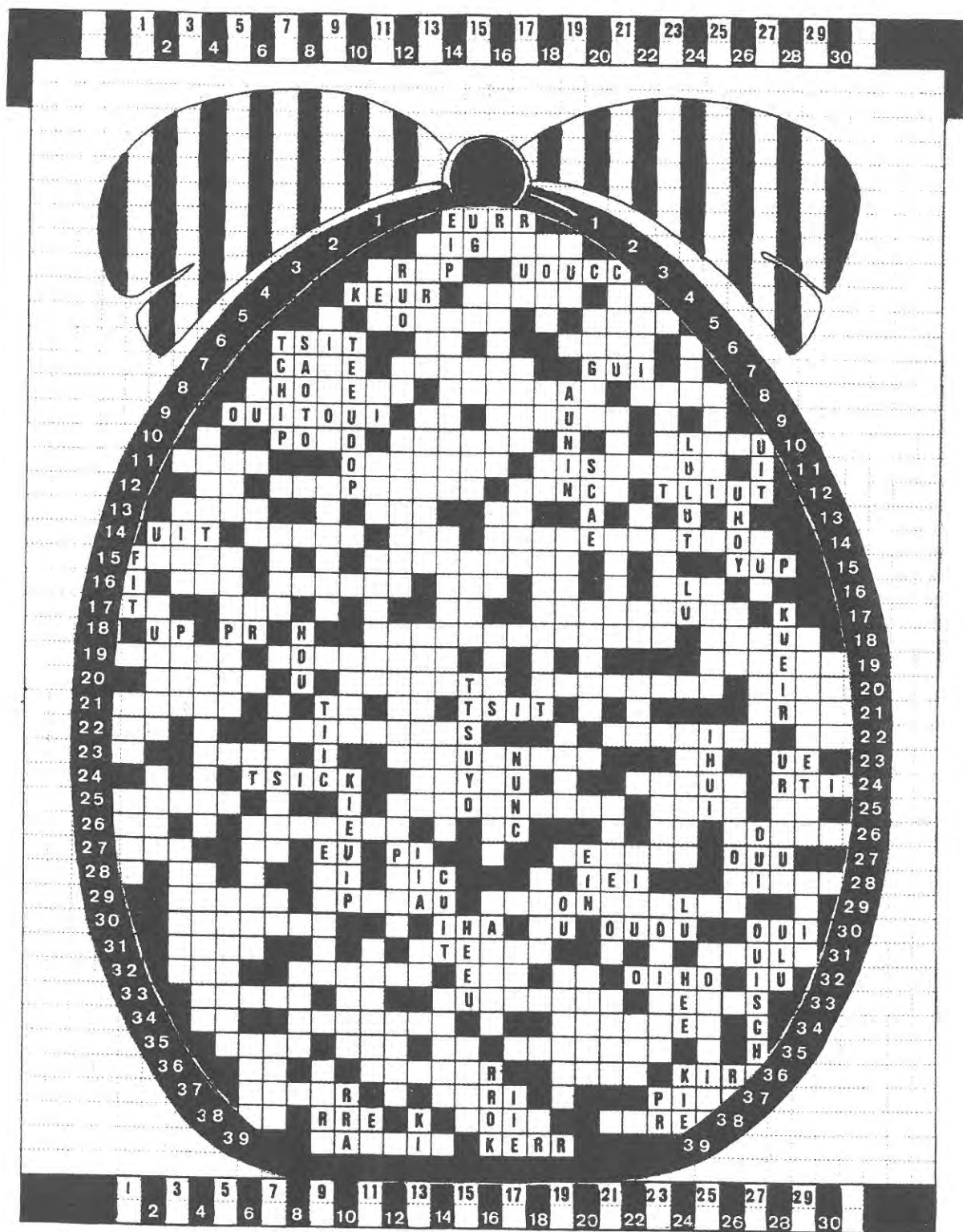
La grille est donnée sur une feuille volante pour vous permettre de la mettre en regard des définitions ! Les mots qui sont déjà inscrits dans l'œuf sont des chants, des appels, des cris d'alarme ou d'intimidation. Par exemple, EURR : engoulevant, LULUT : alouette, OUI : gros-bec, KI : sterne, KIE : aigle...

HORIZONTALLEMENT

2. Utilisés pour transmettre des messages * 3. Etoffe * 4. Digne de vénération – Dans œuf * 5. L'aigle serait le seul oiseau capable de le fixer sans être ébloui – Récipient * 6. Conjonction – Oiseau portant le nom d'un instrument de musique * 7. Les tendeurs les y enferment – Hivers * 8. Pasteur mit au point ce vaccin sur les poules – Espèce de bruant recherché par les gastronomes – Cordonnet plat servant à tendre les pièges * 9. Expert – Ordre codifié * 10. Donne des œufs en parlant des oiseaux – Gai comme un... – Enduit de glu pour prendre les oiseaux * 11. Les échassiers y trouvent leur nourriture – Taches rondes ornant la queue des paons – Homme féru de fauconnerie * 12. Du verbe boire – Séries d'ovules prêts à être pondus – Le rouge-gorge apprécie ses baies * 13. Nom familier donné au perroquet – Au vol quand il s'agit d'oiseaux – Du verbe rire * 14. Petit de l'oie – La cigogne servit le repas au renard dans un vase à haut... – Loi biologique observée sur les oies par Konrad Lorenz * 15. Se nourrit d'œufs – Jeune canard * 16. Période – Il est de la farce – Lâcha la colombe qui revint avec un rameau d'olivier – Les pelotes de régurgitation des chouettes en contiennent – Colle * 17. Consonne doublée – Assure le renouvellement du plumage – Préposition – Le Hibou dans la Grande Ourse en est une * 18. Fréquentent les capitules épineux des chardons – Nom d'un gallinacé en souvenir d'un prince doté de cent yeux qui ne se fermaient que par moitié * 19. A servi de stylet – Tient des propos tendres – Périodes durant lesquelles l'eau se congèle * 20. Ses ailes de cire ont fondu – Espèce de chouette – Se dit d'un oiseau qui quitte le nid dès l'éclosion de l'œuf – Nid d'aigle * 21. " La pie voleuse " en est un – Possessif – Voyelle doublée – Matériau qui sert à garnir certains nids * 22. Préposition – Nos plus petits oiseaux – Présage tiré de l'observation des oiseaux en vol – Négation * 23. L'hirondelle s'en sert pour faire son nid – Jeune homme léger et étourdi – Interjection * 24. Bout creux de la plume – Manière de préparer les œufs * 25. Leurs chapeaux étaient de plumes – Lieu où les hérons se retirent – Matière dont sont faits les gants du fauconnier – Note * 26. Conjonction – Sa leçon lui valut un fromage – Consonne double – Note – Manière de manger un œuf * 27. Pied de vigne – Pronom indéfini – On les mange faute de grives * 28. Voyelle doublée – Pronom démonstratif – Il tambourine l'écorce – Encore incandescent * 29. Plongeur expert, se distingue du canard par son bec pointu – Contrefait le cri d'un oiseau pour l'attirer – Elles ne font pas le printemps * 30. Attachent les bords d'une plaie – Voyelle doublée * 31. Du verbe sortir – Palmipède appelé hirondelle des mers – Celle aux œufs d'or * 32. Saison – Petits baisers – Porte les grains – Note * 33. Ronge – Pronom indéfini – Chant du moineau – La prudence ne les fait pas mettre dans le même panier * 34. Roulement de tambour – Chardon appelé cabaret des oiseaux – Elargis, détendus * 35. Echassier d'Afrique – Les alouettes y font leur nid – Alphabet – L'aigle dédié à Jupiter y figure * 36. Dans rossignol – Palombe – Filet pour prendre les oiseaux * 37. Fournit le duvet le plus chaud – Qui a pris un goût acide – Le bec-croisé se nourrit de ses graines * 38. Habitude – Fin de journée – Espèce de faisan * 39. Ragoût de volaille

MOTS CROISÉS THÉMATIQUES

Avec les oiseaux, fêtons Pâques,
le renouveau, la belle saison.



VERTICALEMENT

1. Poème – Les fruits prisés par les gros-becs le sont * 2. Voyelle doublée – Le “ Perroquet ” en est une – Le martin-pêcheur aurait, selon la légende, servi dans les armoires pour la chasser * 3. Membrane molle entourant la mandibule supérieure du bec des rapaces – Dans les poulaillers un bouquet de tanaïsie la chasse – Cheval ailé * 4. Jaser – Echassier – Contester, discutailier * 5. Les paradisiens le sucent – Technique de peinture à l’œuf – Du verbe errer * 6. Dans couver – Voyelle doublée – Dans rouge-gorge – Note – Apre compétition de coqs – L’oiseau de Maeterlinck l’est * 7. Agit sur le fonctionnement de la thyroïde – Charmante revue locale – Dans fauvette – Zone de l’œil diversement colorée * 8. Parties cornées dont la forme varie selon le mode alimentaire des oiseaux * 9. Drame en vers d’Edmond Rostand – Céréales dont sont friands les granivores – Une bière bruxelloise – Le merle les déterre * 10. Ennemi des oiseaux – Œils-de-perdrix * 11. Accessoires pour jouer au jeu de l’oie – Du verbe rire – Adjectif démonstratif – La clarinette imite son cri dans “ Le carnaval des animaux ” – Emblème de la Colombie et du Chili – Dans engoulevent * 12. Note – Symbole de l’amour paternel – Crie en parlant de la chouette – Insectivores ayant des plumes érectiles sur la tête – Projection nécessaire pour l’envol * 13. Le mainate l’apprend facilement – Extrémité de l’aile – Emblème des Gaulois, ses ailes décoraient les casques des soldats – Consonne doublée * 14. Elles ont si petite cervelle qu’elles en ont mélangé les lettres – Faucon – Les chouettes y nichent – Sentinelles de la forêt, ils alertent, dit-on, les animaux d’un danger * 15. Note – Dans merle – Adjectif possessif – De forme circulaire – Il se changea en aigle pour ravir Ganymède * 16. Note – Ses ailes de géant l’empêchent de marcher – Pli de la peau – Leurs cris réveillèrent la garnison sauvant ainsi le Capitole – Odeur forte et goût âcre – Méchante femme du nom d’un rapace * 17. Oiseau fabuleux des contes arabes – Attention – Même terminaison sonore – Fleuve où vivent les ibis sacrés * 18. Direction que prennent les migrateurs au printemps – Dans tourterelle – Voyelle doublée – Plastronnent – Tenant un caillou dans la patte, elle symbolise la prudence – Consonne doublée * 19. Exhale de la sueur – Qui se sert d’un artifice pour détourner l’attention (au féminin) – Les oiseaux marins y trouvent refuge – L’iconographie le représente avec un aigle planant au-dessus de sa tête * 20. Constellation appelée aussi La croix du Nord – Oiseau ficelé pour la cuisson – Le plumage du paon l’est * 21. Du verbe courir – Dans la fabrication d’un nid la brousaille est soit tissée soit ... – Air de danse au rythme vif – Duvet recherché d’un palmipède – Petite île * 22. Action d’éveiller – Pronom indéfini – Dans troglodyte – L’oiseau de Stravinsky l’est – Endroit – Années * 23. Petite auge pour les oiseaux – Ils sont représentés avec des ailes – Argile colorée dont se sert le paradisiens pour colorer son nid – Passereau appelé merle d’or * 24. Situé entre les viscères il contient de l’air, réduisant ainsi le poids spécifique de l’oiseau en vol – Les œufs sont colorés à cette occasion * 25. Du verbe sourire – A l’époque des croisades les chevaliers ont appris des Arabes l’... du chaperon ; c’est ainsi que la fauconnerie prit son essor – Nom familier pour s’adresser à un enfant * 26. Période – Eperons des gallinacés * 27. Les oiseaux nidicoles le sont à la sortie de l’œuf – Il faut veiller à la casser dans les abreuvoirs * 28. Rapaces d’Amérique tropicale * 29. Sert à apprendre des airs aux oiseaux – Les rapaces nocturnes l’ont particulièrement fine * 30. Arbrisseau dont les fruits ont des propriétés purgatives.

J’espère que vous aurez autant de plaisir à résoudre ces mots croisés que j’en ai eu à les composer.
Bon amusement !

Jacqueline Kratzenstein.

CEUX DES COMOGNES...

**Petite chronique de l'enfance de quelques-uns d'entre nous,
durant les années '70 et '80**

Curieuse époque... Les hivers semblent de plus en plus humides et tardifs. Cette année, les premières véritables neiges nous ont surpris en plein carnaval... A qui se fier ! Tout fout l'camp, ma bonne dame !

Et pourtant, des neiges, il y en a eu durant mon enfance. J'en parlais déjà dans un précédent article à la gloire de monsieur Simon et voici qu'à nouveau ma mémoire les pousse à ressurgir, avec délice ! A vrai dire, le printemps et le retour de la pêche y sont pour quelque chose: vous allez comprendre...

Nous avons pris la mauvaise habitude de visiter les différentes petites mares des environs. Et, sans trop de honte, je dois avouer que le braconnage au sein de ces points d'eau était une activité de nos longues vacances d'été.

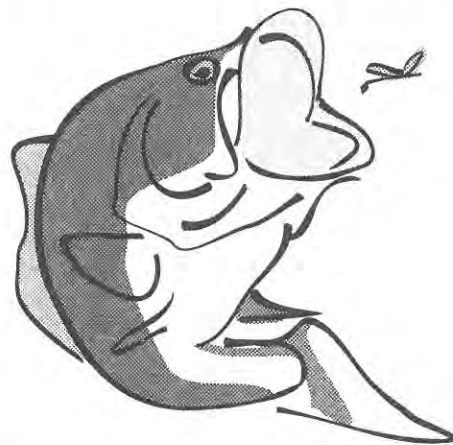
Nous fréquentions principalement celle de Bossimé. En aval du pont de l'autoroute, sur la gauche, se dresse un petit bosquet abritant deux petits étangs et des marécages. Actuellement, il ne semble plus y avoir grand chose. Un pylône électrique a mangé une partie du bosquet... Et je n'aperçois plus beaucoup d'eau lorsque l'hiver permet une vision plus en profondeur.

Ces étangs furent découverts en '76, l'année de ma communion. Ce fut un été particulièrement chaud et sec, avec interdiction de laver sa voiture et d'arroser les pelouses. Et ce n'est que dans les années '90 que j'ai revécu la même sensation de chaleur et de sécheresse en Belgique. La canicule aidant, le premier étang (par rapport à la route) avait perdu la moitié de sa superficie, concentrant la faune piscicole dans un trou plutôt grand et assez profond. J'avais 12 ans et je pêchai là mes premières «rousses» et perches. Oh, rien de bien grand et lourd, mais

quelles sensations à l'époque de sentir frétiller quelque chose au bout de la ligne. Ces sensations sont encore intactes plus de vingt-cinq ans après, d'ailleurs !

Le fretin, c'était pour se mettre en forme, mais le véritable poisson-roi, celui qu'il nous fallait attraper, c'était l'une des carpes qui régnaient sur les lieux. Enfin, qui devaient y régner ! La légende était issue des enfants Van Acker et Van Lancker (si j'ai bonne mémoire de leurs noms) qui habitaient la ferme de Bossimé, à deux pas de là. La carpe ! Puissante, calme, à la taille respectueuse... Bref, LE poisson à sortir, si possible devant les autres, afin d'assurer de façon éternelle le titre d'Empereur de la Pêche en Eaux Douces pour celui qui réaliserait le challenge d'en attraper une.

Une chose est sûre, je ne suis pas cet Empereur ! Pourtant, nous y avons pêché des heures et des heures. Au pain, au fromage, au blé, montés avec des «triplettes» et du «40 centième», histoire de ne laisser aucune chance au monstre



qui devait forcément hanter les lieux... Les plus acharnés étaient les frères Govaerts, qui finissaient inévitablement par se disputer, et Boris Louis. Certains firent des bonnes prises, avec

quelques tanches respectueuses, et chacun assura avoir sorti sa carpe... Mais il était seul ce jour-là ! C'est de bonne guerre, comme de parler du splendide départ... inévitablement suivi d'une casse retentissante ! En fait, de carpes, je n'en ai jamais vu une seule à Bossimé !

Par contre, ce que j'ai vu plusieurs fois, c'est la voiture du propriétaire des lieux. Il fallait jeter le matériel dans les ronces et détalier au plus vite, la peur au ventre, attendre ensuite deux ou trois heures dans les bois de Bossimé avant que le plus courageux ose enfin aller récupérer nos biens. Par chance, nous n'avons jamais été pris. Pourtant, la capture du «monstre» nous préoccupait vraiment. Un hiver - j'y arrive -, il fut décidé de partir en expédition pour pêcher à travers la glace. Il avait bien neigé, il gelait à pierre fendre depuis plusieurs jours. L'un de nous ayant vraisemblablement lu un ouvrage de pêche, nous avions acquis la certitude que la carpe était un poisson à traquer l'hiver. Ce qui fut tenté immédiatement.

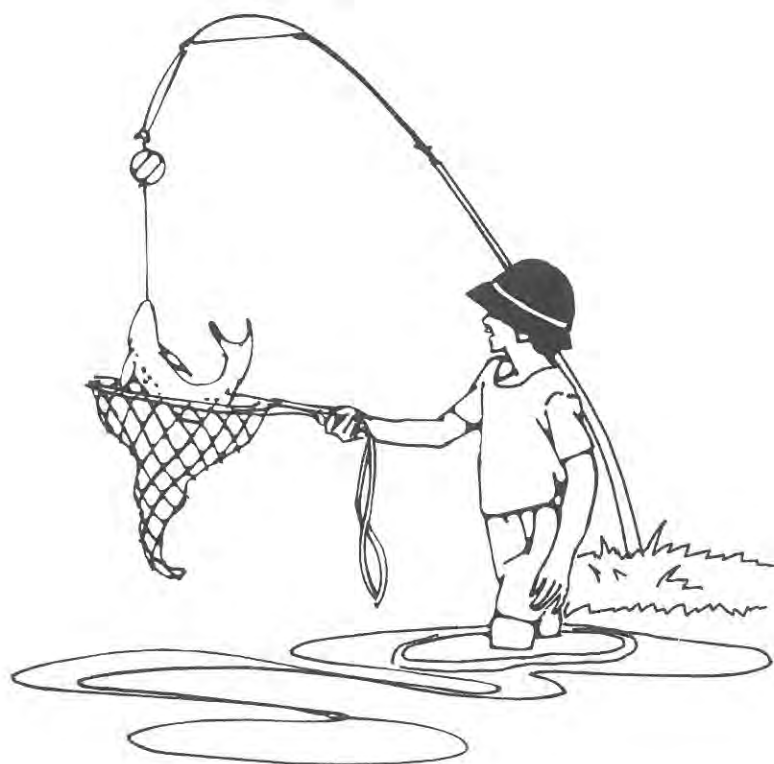
Seulement, il fallait casser la glace, épaisse de plusieurs centimètres. L'opération fut impossible. Mais en bordure, là où des petites branches s'inclinaient dans l'eau, cette glace était bien

moins épaisse. Pierre-André Dahin en fit la triste expérience, puisqu'il passa au travers ! Nous réussîmes à le sortir du trou, pour constater alors qu'il avait perdu une botte !

Il y a près de deux kilomètres entre Bossimé et les Comognes. Il est revenu à pied, trempé et en chaussettes, dans la neige, en plein gel, et sans paraître s'inquiéter outre mesure de l'événement. Et il a acquis à nos yeux plus de respect et d'admiration ce jour-là que tous les «Empereur de la Pêche en Eaux Douces» brandissant le «monstre» de l'étang !

Nous avons braconné aussi dans d'autres étangs, dans les «trous à terre plastique» entre le village d'Andoy et le terrain de football, voire même en Meuse. Aucune pêche ne sera jamais aussi merveilleuse que celles que nous avons faites à Bossimé. Et quand, aujourd'hui, je sors une belle carpe dans les coupures de la «vieille Sambre» ou quelque étang chimacien, juste avant de la relâcher, en douceur, je me dis qu'elle ne sera jamais aussi belle et grosse que notre «monstre», qui nous attend peut-être encore à Bossimé...

E. Beaujean



JEAN KAMP, UN PRETRE QUI OSE ROMPRE CE GRAND SILENCE DES PRETRES.

A la lisière du bois qui couronne le tienne (pourquoi diable l'a-t-on mis au pluriel pour en faire le nom de la rue ?) la maison est modeste et confortable. L'endroit surtout est agréable. Hors de portée du massacre acoustique de l'autoroute il est d'une sérénité totale. Et la vue, qui plonge sur Basseilles et la vaste vallée du Tronquoi, est vraiment très belle. C'est un refuge et le cœur de ce refuge c'est un bureau pour écrire et un atelier pour peindre. C'est le refuge de Jean Kamp. L'abbé Kamp. Un prêtre à la retraite. Mais il n'est pas de retraite pour un prêtre, ordonné pour l'éternité. Disons alors que Jean Kamp est un



professeur pensionné. Est-ce à dire oisif, jouissant béatement de la sérénité du paysage ? Une vie bien remplie l'y autoriserait, mais non ! à septante-six ans ses journées bouillonnent d'activité : son quatrième livre est paru l'an dernier ; il prépare sa participation à la prochaine exposition des aquarellistes de Belgique à Namur, il fait du vélo tous les jours pour se maintenir en forme (ça lui réussit manifestement), il gère tout seul en célibataire les joies du ménage (nettoyage, cuisine,

vaisselle, lessive...refrain universel, mais plus facile quand on le chante à deux...), il est prêtre auxiliaire de la paroisse de Strud-Haltinne, il est aumônier d'un groupe de foyers à Bruxelles, il a beaucoup de correspondance... Bref, c'est un homme très occupé.

Ajoutons que ce refuge, un bout de ferme en moellons qui a vu s'écouler plusieurs siècles de l'histoire du village, il l'a modernisé de ses mains. C'est un homme complet aussi à l'aise avec le marteau et la truelle qu'avec la plume et le pinceau.

En français à la maison, en flamand à l'école

Jean Kamp est né à Brasschaet (près d'Anvers), deuxième d'une famille de cinq enfants (deux sœurs, deux frères). Père fonctionnaire au ministère des Finances (perception des impôts), mère institutrice. Dans la famille Kamp on ne badine pas avec l'autorité : l'éducation y est rigoureuse, parfois sévère, toujours austère. On parle français à la maison mais tous les enfants font leurs études primaires et secondaires en flamand, si bien qu'ils deviennent tous de parfaits bilingues. Les deux sœurs se feront religieuses, les deux frères ingénieurs.

De 1930 à 1942, Jean Kamp fréquente le collège Sint-Michiels dirigé par des Pères prémontrés (dont la maison mère est à Averbode). De ses professeurs, sympathiques, il garde un excellent souvenir et de ces années, pourtant tragiques, il n'a que des souvenirs heureux. Quand la guerre éclate, il vient d'avoir quinze ans.

J'étais bien décidé à ne pas me faire prêtre.

(Les textes écrits dans ces caractères sont extraits du dernier livre de l'abbé Kamp : " Ce grand silence des prêtres ").

“ Je devais avoir à peine dix-sept ans. La guerre battait son plein. La retraite traditionnelle de fin d’Humanités, appelée jadis retraite de vocation et qui se faisait normalement dans quelque abbaye retirée, se déroulait cette année-là discrètement à l’intérieur des murs mêmes du collège. A l’époque la foi catholique ne me posait aucun problème... Cette retraite de vocation me paraissait cependant un peu inutile : j’étais bien décidé à ne pas me faire prêtre... On en était ainsi arrivé à l’avant-dernier jour de cette retraite. Je la faisais sérieusement, mais rien ne m’avait, jusqu’à ce moment, fait grande impression. La matinée se passa comme les autres : sans histoire. Lors de l’instruction de l’après-midi le prédicateur se lança dans quelques considérations aussi pathétiques que banales sur le besoin des prêtres dans le monde. J’écoutais cela avec attention mais sans me sentir vraiment concerné. Soudain quelque chose en moi se figea, comme si j’eus été pétrifié. C’est dans l’immobilité la plus totale que je me souviens avoir attendu la fin de l’instruction que je n’écoutais même plus. Une émotion intense s’était emparée de moi... C’est comme un automate que je quittais la salle. Presque d’instinct... j’entrais dans la chapelle du collège. Déserte. La lampe du saint sacrement rêvait devant l’autel... Brutalement, sur la chaise où je m’étais agenouillé, une force parut m’investir et me faire littéralement violence. Je ne voulais pas devenir prêtre. C’était d’ailleurs une chose bien arrêtée et sur laquelle je n’avais nullement l’intention de revenir. Cependant, à ce moment précis, je devais me faire prêtre. Quelque chose en moi m’y forçait contre moi-même... Je compris que je devais m’engager dans le sacerdoce... Je ne sais combien de temps je restais ainsi, bouleversé, devant le tabernacle. Quand je sortis de la chapelle, c’était comme si tout avait

changé, en moi, autour de moi : les personnes, les choses, le monde, la vie...

Cinq mois après j’entrais au séminaire. J’avais toujours dix-sept ans.

Je me suis souvent interrogé dans la suite sur la nature de ce qui m’était arrivé alors. Je n’en parlai à personne de peur, je crois, de voir mettre ma vocation sur le compte d’une sentimentalité mal maîtrisée ou d’un quelconque illuminisme. Si j’en fais état ici c’est parce qu’il me semble qu’au soir d’une vie dont je n’ai vraiment pas à me glorifier, je ne risque pas de sombrer dans un trop grand orgueil en disant ce qui fut à l’origine d’un sacerdoce sur lequel je m’interroge et essaie de faire la lumière ”.

Anvers, à cette époque, faisait encore partie du diocèse de Malines. C’est donc à Malines que le jeune Jean Kamp entre au séminaire en 1942 ; plus précisément à Sint-Kathelijne Waver (Wavre Sainte-Catherine), extension de la maison mère à la campagne qui accueillait les deux premières années. Ils sont cent vingt candidats prêtres pour cette année-là et environ six cents (vous avez bien lu : 600) pour les six années d’études.

Six ans d’une vie monacale, austère, disciplinée, rigoureuse, vouée tout entière à l’étude et à la prière. Le silence y a une importance énorme : silence dans les corridors, silence au réfectoire, altum silencium (grand silence) dans les chambres après les complies. Au réfectoire, pendant les repas, comme dans les monastères, un élève faisait d’une voix monocorde une lecture édifiante (par exemple, la vie du saint curé d’Ars) ; sans doute pour égayer un peu des repas trop frugaux. Silence rompu seulement pendant les récréations de midi (une demi-heure) et du soir et je suppose qu’il fallait bien parler pendant les cours. Pas de week-ends ; quelques jours de congé à la Toussaint, à la Noël et à Pâques ; deux mois pendant l’été. Au retour de ces congés les séminaristes étaient tenus de présenter un certi-

ficat de bonne conduite établi et signé par le curé de leur paroisse !

L'obéissance, la pauvreté, la chasteté y semblaient des vertus naturelles. Comment ne pas répondre naturellement aux injonctions d'une cloche qui s'appelait " La voix de Dieu ".

" Pour bien nous faire entrer dans la tête ce principe d'obéissance et d'appartenance on nous signalait dès notre entrée au séminaire que la grande cloche qui nous convoquait tout au long de la journée à nos diverses activités, portait comme unique inscription Vox Dei : c'était toujours et jusque dans les moindres détails Dieu qui nous appelait ".

Chaque séminariste a sa chambrette, une cellule de moine : un lit, une armoire, un lavabo. Pour se rendre compte comment cette vie était vouée à l'étude et à la prière il suffit de voir le déroulement d'une journée ordinaire dans un séminaire des années quarante.

Lever à cinq heures et quart...Toilette rapide...Prière du matin (les primes) chantée collectivement à la chapelle ; prière suivie d'une méditation d'une demi-heure...Mise en ordre des chambres et déjeuner...Messe et action de grâce...Puis toute la journée, cours et études, interrompus par le repas et la récréation de midi...En fin de journée, promenade dans le vaste parc, sport, gymnastique ou jeux...Souper précédé d'un chapelet en privé...Prière du soir (les complies) chantée aussi collectivement... Repos bien mérité dans le " grand silence " !

Les deux premières années les séminaristes restent en costume ordinaire ; la soutane se porte à partir de leur passage au grand séminaire (à Malines). Les cours se donnent en latin ; gros changement par rapport au flamand de Brasschaet ! Jean Kamp supporte allègrement toutes les contraintes de cet horaire rigoureux ; le système ne lui semble pas pesant et l'austérité lui semble naturelle. Il faut dire que ses parents l'y ont bien préparé ; et puis, c'est la guerre et la vie est difficile pour tout le monde ; comme à beaucoup de citadins, il lui est arrivé de souffrir de la faim. D'autre part, un excellent esprit de fraternité aidait les séminaristes à supporter bien des choses.

Pourquoi ne nous parle-t-on pas de Kant ?

" Le séminaire, malgré ses lacunes inévitables, m'a indéniablement fait découvrir Jésus-Christ, l'idéal évangélique, le sens et le goût de la prière et de ce qu'on appelle à tort ou à raison, la vie intérieure...J'y ai aussi reçu un sens des autres et du monde, de leurs besoins, de leurs attentes. L'ascèse qu'on nous y proposait, fortement centrée sur le célibat il est vrai, était peut-être contestable sous certains aspects. Dans l'ensemble cependant la plus élémentaire honnêteté doit me faire reconnaître que cette ascèse m'a puissamment aidé à affronter les difficultés de la vie sacerdotale comme de la vie tout court ".

Mais, parce qu'il y a un gros mais : " L'obéissance vis-à-vis de l'autorité était promue vertu cardinale et la soumission que l'on nous demandait s'étendait aussi au domaine idéologique ".

Il ne s'agit donc pas d'une discipline disons militaire, purement fonctionnelle, mais d'une



Etudiant à Louvain

discipline intellectuelle. La liberté de pensée est limitée à ce qui est permis par l'autorité. Il est interdit au séminariste puis au prêtre de penser plus loin que le bout du nez de Thomas d'Aquin. Pour vous éviter d'aller chercher votre Petit Robert des noms propres, voici : Thomas d'Aquin. Théologien et philosophe italien. 1228-1274. Dominicain. Sa philosophie a été considérée comme la philosophie officielle de l'Eglise par Léon XIII en 1879.

Cette situation ne satisfait pas notre jeune séminariste ; Jean Kamp a l'esprit ouvert, curieux, déjà critique. C'est ainsi qu'il demande un jour naïvement (?) à un professeur : " *Pourquoi ne nous parle-t-on pas de Kant ?* ". (Kant, philosophe allemand, 1724-1804).

Cette question, évidemment restée sans réponse, est capitale. Elle va le tarauder jusqu'à son dernier jour. Parce qu'elle va susciter d'autres questions, beaucoup d'autres, qui vont germer et mûrir lentement pour produire trente ans plus tard les premiers livres de réflexion.

" Tous les livres théologiques que l'on nous permettait de lire avaient l'imprimatur. Les autres étaient à l'index ou interdits de publication comme par exemple ceux du père Teilhard de Chardin à cette époque ".

Bravant l'interdit il parvient à se procurer des ouvrages de Maurice Blondel qui lui donnent déjà beaucoup à réfléchir. (Blondel : Philosophe français. 1861-1949. Penseur religieux, il a voulu concilier la raison et la foi. Son œuvre a influencé le développement de la philosophie catholique). " J'avais vingt ans. Je n'avais fait d'autres études supérieures que celle du séminaire et beaucoup de prêtres d'ailleurs n'ont jamais eu d'autre formation. Délivrée avec autorité, voire avec un autoritarisme très courant à l'époque dans les séminaires, cet enseignement nous pénétrait très profondément. Il modelait les catégories à travers lesquelles nous allions, quelques années plus tard, juger les idées, le monde, les hommes. Encore que cela n'aurait été qu'un demi-mal si ces idées et ces jugements étaient destinés à

notre usage personnel. Mais le séminaire nous préparait à diffuser ces idées. Le sacerdoce allait nous investir d'une autorité : celle du pasteur et du prédicateur. Des hommes aussi mal formés intellectuellement que mal informés sur la pensée et les réalités de leur temps, allaient se présenter comme guides des hommes de leur temps. Mal enseignés et très mal renseignés, nous allions enseigner avec la même autorité que celle au nom de laquelle on nous avait enseigné : celle de Dieu. Et ce du haut d'une chaire de " vérité " ou dans l'intimité discrète d'un confessionnal où tant de gens allaient encore, il n'y a pas si longtemps, chercher la lumière nécessaire pour éclairer leur foi et ...leur morale conjugale...

...L'enseignement reçu au séminaire présentait donc, me semble-t-il aujourd'hui, de grosses lacunes. Il ne faut pas voir pour autant un martyr dans le prêtre qui écrit ces lignes. J'ai été heureux au séminaire comme rarement dans ma vie peut-être et je ne voudrais pas non plus être trop sévère pour les professeurs que j'ai eus. Eux-mêmes, je suppose, ont dû subir dans ces domaines un sort semblable au mien. Ils ont dû être victimes des mêmes erreurs, à cette différence près que beaucoup sont morts avant d'avoir pu s'en rendre compte. Tout cela n'enlève surtout rien à leur dévouement ni à leur générosité. Cela montre seulement combien il est grave - terrible - de galvauder l'absolu et combien on pourrait désirer que l'Eglise soit plus prudente, plus circonspecte, plus humble, moins solennelle, moins sûre d'elle quand elle dit parler au nom de Dieu et surtout quand, au nom de ce même Dieu, elle condamne. Avec quelle ferveur j'attends le pape qui aurait à la fois l'audace et l'humilité de dire que, dans le domaine de la vérité, l'Eglise a affirmé, au cours de

son histoire, un peu plus qu'elle ne savait. Une formule aussi vague me suffirait ; il ne faudrait pas préciser davantage. Je me contenterais du principe et m'en sentirais à la fois libéré, et réconcilié. Ici aussi, j'attends...

Est-il nécessaire de dire que les séminaires d'aujourd'hui ne sont plus ceux que j'ai connus ? La formation intellectuelle y est autrement large, ouverte, sérieuse si pas toujours très critique. On y fait davantage place aux grands courants de la pensée contemporaine. L'exégèse n'y est plus réduite à un commentaire édifiant, mais est traitée comme une science. Bien souvent une formation universitaire y double la formation théologique et religieuse. On y réfléchit sérieusement et honnêtement sur les autres religions. Une question subsiste cependant : de cet effort scientifique, de cette honnêteté intellectuelle dont on ne peut que se réjouir, tire-t-on toutes les conclusions qui devraient s'imposer concernant et le passé et l'avenir ?

Je ne sais. Ce que je sais c'est que ces séminaires rénovés sont aujourd'hui presque vides. Et cela aussi invite à réfléchir... ”

Les séminaires sont presque vides ! L'exemple du sien, celui du cardinal, est flagrant : pendant la guerre, y étaient formés six cents séminaristes ; il n'y en a plus un seul aujourd'hui pour la partie francophone. A tel point que ce séminaire est en passe d'être supprimé !

Non, monsieur l'abbé, pas la philosophie.

Sur les cent vingt candidats entrés en 1942, quatre-vingt terminent en 1948 et sont ordonnés prêtres. Une dizaine sont autorisés à faire des études universitaires, limitées en principe à deux candidatures. Pour être autorisé à poursuivre ces études (en licence) il fallait faire une grande dis-

inction en candidature. Ce qu'obtient Jean Kamp.

“ Mes années de candidatures terminées, on me demanda d'ajouter les deux années de licence. En philologie classique. Or, l'aversion que m'inspiraient ces études s'était muées en sainte horreur. J'avais eu, en effet, durant deux ans, des professeurs particulièrement lamentables si bien que j'allais chercher en cachette et en séchant des cours de latin ou de grec, un peu de consolation en suivant quelques cours de philosophie.. Cela me plut, m'ouvrit subitement l'esprit que six années de séminaire avaient quelque peu rétréci, et je passai, sans rien dire aux autorités, également mes examens de candidature en philosophie. Fort de ce double diplôme, lorsque l'ordre me fut donné de poursuivre en licence, je pris mon courage à deux mains et demandai de pouvoir continuer en philosophie plutôt qu'en cette philologie classique qui m'intéressait si peu.

Alors, derrière ses lunettes dorées, le vicaire général me regarda. Son expression devint sévère. Ce moment est resté gravé quelque part en moi, même si sur le moment je ne compris qu'à moitié ce qui se passait. Dans l'immédiat j'étais interloqué par ce regard sévère. Les hauts plafonds solennels et tristes de ce bureau d'archevêché ajoutaient encore au malaise que je ressentais face à ces lunettes et au regard qui les traversait.

- Non, monsieur l'abbé.

- Non ? ! ! !

- Non. Nous avons constaté que chaque fois qu'un de nos prêtres faisait de la philosophie, nous avions tôt ou tard des ennuis avec lui...

Dans mon cas ce fut tard ! ”.

Mais Jean Kamp est têtue. Il parvient à contourner cette interdiction pourtant si catégorique et poursuit ses études en philosophie plutôt qu'en philologie.



JOSEPHUS ERNESTUS
TITULI S. MARIÆ DE ARACCELI S. R. E. PRESBYTER CARDINALIS VAN ROEY,
DEI ET APOSTOLICÆ SEDIS GRATIA ARCHIEPISCOPUS MECHLINIENSIS,
PRIMAS BELGII.

Omnibus has visuris salutem in Domino.

NOTUM facimus, quod Nos, die datæ præsentium, Ordines conferentes, dilectum Nobis in Christo Rev.^{dm} *Joannem Kamp* *Secretarii Nostri* diaconum, ætate, scientia, moribus, aliisque requisitis idoneum, prævio examine, repertum, ad Sacrum Presbyteratus Ordinem, infra Missarum sollemnia, Spiritus Sancti annuente gratia, rite et canonice in Domino promovimus.

Datum Mechliniæ, sub Nostris signo sigilloque et Secretarii Nostri signatura, anno Domini 1948, die 4^o mensis *Aprilis*.

H. B. Card. van Roey
Arch. Mechliniæ.

De Mandato E^m et R^m Domini Cardinalis Archiepiscopi.

Maurice Bosch
Sec. gen.

Joannem Kamp...ad Sacrum Presbyteratus ordinem...a été ordonné le 4 avril 1948.

“ Leuven était bien une université catholique mais le bouleversement (de passer du séminaire à l’université) fut cependant grand. Sur le plan des idées et de la réflexion le séminaire me fut une fermeture, sécurisante dans l’immédiat, tragique pour l’avenir. L’université fut une ouverture...à quelque chose dont le séminaire - et au fond l’Eglise - m’avait tenu à l’écart : une certaine liberté intellectuelle, le droit de réfléchir et de penser ; de m’interroger, de chercher...Le séminaire façonnait des diffuseurs d’une doctrine qui, loin d’exiger d’être mise en question, devait répondre à toutes les questions et ce d’une manière simple, lapidaire, définitive. C’est dans cette doctrine que l’université creusa, non pas encore une brèche, mais une première fissure qui fut le germe des brèches à venir. Elle ne parlait jamais de religion mais par contre elle ouvrait l’esprit ”.

Pendant son séjour à Leuven (on était encore

loin du “ Walen buiten ”), il donne des cours dans un collège, en flamand bien sûr ; c’est ainsi qu’il a eu Mark Eyskens comme élève.

L’enseignement, ce n’était pas une profession mais un apostolat, une mission religieuse.

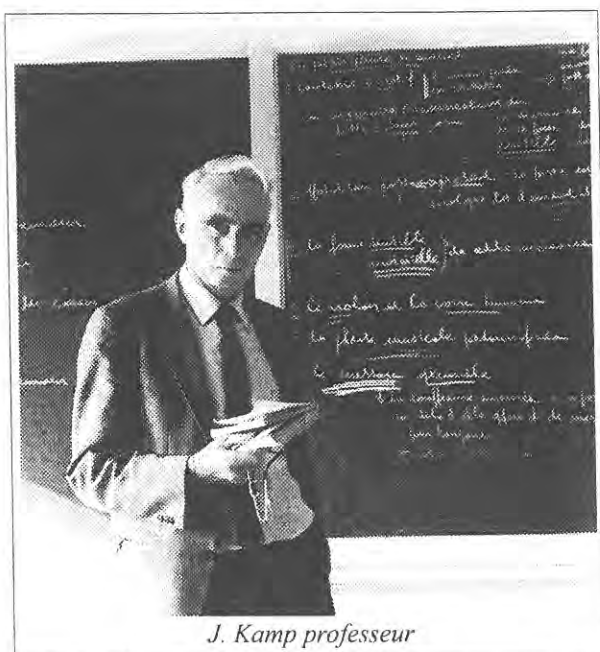
Armé de sa licence en philosophie, Jean Kamp est nommé professeur au collège Saint-Pierre à Uccle.

“ En ce temps-là, l’enseignement secondaire libre n’était pas subsidié : il ne le fut qu’en 1958 avec la signature du pacte scolaire. Avant cette date seuls des prêtres, des religieux et des religieuses y enseignaient et ce pour un salaire extrêmement modique pour ne pas dire nul. Aussi faire faire des études supplémentaires à un prêtre destiné à l’enseignement était, pour l’évêché, consentir à un sacrifice assez sérieux : il se privait des services d’un enseignant pendant plusieurs années. C’est pourquoi la plupart des prêtres

étaient envoyés dans les collèges sans autre formation que celle reçue au séminaire ”.

Ce salaire modique est en réalité un peu d'argent de poche, reçu trois fois par an ; juste de quoi entretenir sa soutane, payer le tram et s'offrir quelques livres. L'austérité continue ! Mais cette modicité des revenus donnait à cet enseignement un caractère de gratuité qu'il a depuis un peu perdu. Les richesses de Jean Kamp, jeune professeur, étaient alors quelques livres et une bicyclette ; mais c'était une belle bicyclette.

“ Ces collègues étaient encore vraiment catholiques... Les prêtres, à côté de leur enseignement, y faisaient un peu de tout : des surveillances d'internat, des activités sportives, des organisations de voyages, des mouvements de jeunesse, de l'économat, des représentations théâtrales, des camps de vacances, la direction de chorales dont certaines très réputées. Tout cela cependant avait, de près ou de loin, un but religieux... Aussi cet enseignement était-il considéré comme un apostolat. Ce n'était pas une profession, mais une mission, et une mission religieuse. D'ailleurs celui qui nommait les professeurs était l'évêque et la lettre de nomination était libellée en latin : on y parlait de Dieu, du Christ, de l'Eglise.



J. Kamp professeur

C'est ainsi que la religion était omniprésente : la messe tous les matins, le crucifix au mur de tous les locaux, la prière avant et après les cours, la célébration des jours de fête religieuse, la confession hebdomadaire, les cercles de prière, les retraites de classe, les offices - combien soignés, combien solennels, combien prenants ! - de la semaine sainte, la messe de minuit à Noël qui constituait un véritable événement, le salut le premier vendredi du mois et un chemin de croix les vendredis du carême, l'offrande de cierges et de fleurs à la Vierge au début du mois de mai et le chapelet devant la grotte Notre-Dame de Lourdes, les bougies au Sacré-Cœur et les litanies durant le mois de juin, la croix sur le front à l'entrée d'un carême que l'on prenait très au sérieux, la préparation à la première communion, à la confirmation et à la profession de foi.

Si des prêtres œuvraient dans ces écoles c'était aussi pour que des prêtres en sortent. Cela d'ailleurs au nom d'une saine économie : l'enseignement absorbait beaucoup de prêtres ; il fallait donc qu'il en fournisse beaucoup. Aujourd'hui il n'y a presque plus de prêtres dans nos écoles, il n'en sort plus non plus...

C'est avec ferveur que je me suis lancé à mon tour dans l'enseignement. Incontestablement une foi m'animait, qu'on m'avait transmise et qu'à mon tour je voulais transmettre.

Mais quelle foi ? ”.

Ce sont les seuls bons cours de religion que j'ai pu donner.

“ Si j'ai été un peu “ apôtre ” dans ma vie c'est en essayant de vivre un tant soit peu concrètement l'évangile... Emu par ce que j'avais lu dans les journaux à propos de l'action de l'abbé Pierre j'ai pris, un matin des

vacances de Noël, mon sac à dos et me suis posté sur la route de Paris pour faire de l'auto-stop. En soutane alors, cela ne posait guère de problèmes. Et sans autre adresse que son nom je n'eus pas de difficulté à trouver quelque part dans la grande banlieue parisienne, l'abbé Pierre. Je suis resté auprès de lui la durée de ces vacances et j'ai répété cette expérience, mais accompagné d'étudiants alors, les années suivantes...

C'est dans ces camps de misère que j'ai reçu d'inoubliables leçons de pauvreté. Quelques prêtres, compagnons de l'abbé Pierre, partageaient la vie des clochards regroupés dans ces communautés qui furent les premières à s'appeler Emmaüs. Leur travail consistait à répandre sur les champs des tonnes d'immondices que les services de la voirie parisienne venaient y déverser, et à les trier : on récupérait tout ce qui était recyclable... Travail pénible, dans la chaleur de l'été, les mouches, et la puanteur...

Dans ces camps, plusieurs années de suite, j'ai passé quelques semaines avec mes élèves. Nous y avons travaillé ensemble comme nous l'avions fait déjà dans certains taudis des impasses bruxelloises de jadis. Il est vrai que je célébrais l'eucharistie tous les soirs et, souvent, les élèves y venaient. Mais dans ce cadre et ce contexte point n'était besoin d'homélie et ce que les élèves ont appris là sur l'Evangile, sur le message de Jésus, sur un certain idéal de vie sacerdotale, sur le mystère de la souffrance, sur la condition humaine, et sur la présence de Dieu à travers le travail et le dévouement de l'abbé Pierre, jamais aucun cours de religion n'aurait pu le leur apprendre. Ce sont les seuls bons cours de religion que j'ai pu donner dans ma vie : en me taisant. L'Evangile est une vie. S'il comporte des vérités théoriques, seule cette vie peut les révéler ”.

J'ai eu l'occasion de parler à un de ses anciens élèves (rhéto de la fin des années cinquante). Lui et ses condisciples d'alors le considèrent toujours comme le professeur le plus remarquable qu'ils aient connu en humanité ; remarquable par ses compétences, son charisme et son dévouement... Un bel hommage !

On demandait des prêtres autres que les missionnaires

En 1966, l'année où Léopoldville débaptisée est nommée Kinshasa, les évêques zairois demandent à l'épiscopat belge des prêtres autres que les missionnaires (des prêtres moins impliqués dans la colonisation) pour y organiser un nouveau séminaire. L'évêque du lieu souhaite donner sur place (près de Lovanium, l'université catholique) une formation spécifique aux futurs prêtres qui seront appelés à œuvrer dans cette grande ville. Les candidats originaires de Kinshasa, qui étaient au séminaire de Maydi, seraient transférés dans ce nouvel établissement (le séminaire interdiocésain de Maydi, installé dans la brousse, était un petit paradis terrestre remarquablement organisé, agréable, autonome...).

Jean Kamp voit dans ce projet un défi très intéressant. Il l'accepte. Le voici donc à Kinshasa chargé de fonder un nouveau séminaire, d'établir un programme de cours et de donner le cours de philosophie. Il y travaille trois ans, la durée de son bail et rentre donc à Bruxelles en 1969, mission accomplie.

Signalons qu'il a accompli cette mission dans le cadre des Fraternités Africaines qui étaient le prolongement des Fraternités de Bourgogne dont il fut aumônier pendant plusieurs années



En soutane blanche à Kinshasa.

(les Fraternités de Bourgogne ont été fondées par H. De Raedt dans les années cinquante ; elles avaient comme objet l'organisation de retraites actives).

Aujourd'hui encore les séminaires sont très attractifs en Afrique noire ; ce sont les seuls endroits où l'on peut faire gratuitement des études sérieuses...

Dès le mois prochain, il vous est interdit d'enseigner.

En rentrant d'Afrique il se retrouve professeur de religion dans diverses écoles supérieures de Bruxelles, notamment l'école normale des Dames de Marie et l'Ecole Centrale des Arts et Métiers (ECAM).

Cette époque devient une période charnière de sa vie : il se sent de plus en plus en porte-à-faux dans ses cours de religion.

“ Un malaise naissait, et une question. Un malaise : je sentais s'élargir la fissure entre ce que je pensais et ce que pensait l'Eglise ; le divorce était latent. Une question : peut-on vivre longtemps dans cette dualité qui se creusait entre ce que je disais en tant que prêtre parlant au nom de l'Eglise, et ce que l'homme que j'étais pensait au fond de lui-même... Durant des années j'ai ainsi essayé de naviguer entre deux eaux : mes convictions et mon enseignement. A partir de ce moment s'installe évidemment le divorce entre l'enseignant et ses élèves : un professeur expose des “ vérités ” auxquelles il ne croit plus à des élèves qui ont l'impression qu'on leur parle de choses qui ne les concernent pas. *La religion sombre dans le formalisme. On expose une foi à laquelle on n'adhère plus à des personnes qui n'y adhèrent plus non plus. Et j'ai l'impression que cela est encore davantage le cas aujourd'hui dans ce qui reste le cours de religion dans nos écoles ou même en ce qui concerne nos homélies dans les églises...*

Un jour, pris d'une énorme lassitude (morale, intellectuelle), j'ai pris mon courage et ma plume à deux mains et j'ai écrit au vicaire général. En qualité de prêtre je recevais régulièrement de l'archevêché des directives concernant la pastorale et la catéchèse et qui nous disaient comment s'y prendre pour faire passer le message. Quel message ? Je me permis de le demander à mon supérieur et lui posai la question si ce message comportait - encore - dans le chef de l'autorité, l'Immaculée Conception et le dogme du péché originel, par exemple. Je fus convié au vicariat, fus reçu avec la plus grande amabilité. Alors, à ma grande stupeur, le vicaire général me dit du ton le plus paternel qui soit : “ Il y a pour vous comme un problème là, je crois... ”. On ne pouvait vraiment rien lui cacher. Ce problème qui commença secouer la conscience chrétienne dès avant le seizième siècle, qui est à la base de la profonde crise actuelle de l'Eglise, ce problème paraissait subitement éclater dans le bureau du vicaire général qui me regardait avec un paternel étonnement. On me recommanda gentiment la lecture d'un livre du cardinal Ratzinger et on me congédia avec un petit sourire compatissant. Et, une fois de plus, je me sentis en tant qu'homme, en tant que prêtre, étonnamment seul. J'ai donc essayé de tirer mon plan tout seul pour avoir quand même quelque chose à répondre aux questions et aux interrogations quotidiennes des étudiants. Présentant toujours qu'un des nœuds du problème était la question de la souffrance et du mal dans le monde, je concentrai mes réflexions surtout dans cette direction. Cela aboutit à la publication d'un premier livre. Mon évêque me convoqua et me félicita. Dans la longue entrevue qu'il m'accorda alors je compris rapidement qu'il... n'avait pas compris l'idée relativement révolutionnaire qui était

sous-jacente à l'ensemble du livre. Trois ans après je publiai un deuxième livre sur ce qui était depuis si longtemps au cœur de mes interrogations : l'objet de la foi. Mon évêque, cette fois, comprit ; il me convoqua une nouvelle fois et me condamna " (vous trouverez à la fin de cet article la liste des ouvrages de l'abbé Kamp). La décision de l'évêque (Mgr Suenens, pour ne pas le nommer) est brutale, définitive : " Dès le mois prochain, il vous est interdit d'enseigner " ... " Mais de quoi vais-je vivre ? " ... " Vous n'avez pas des frères ou des sœurs... ? " lui est-il répondu.

Ainsi donc, Jean Kamp, qui pensait avoir offert à sa hiérarchie matière à réflexion (matière peut-être à un nouveau concile ?) se voit, sans procès, considéré comme hérétique et jeté à la rue sans ressource. Peut-être l'évêque a-t-il, l'espace d'un instant, vu se tordre dans les flammes d'un bûcher, le corps de ce prêtre qui le trahissait, ce prêtre que sa soutane n'empêchait pas de penser librement. Au (bon ?) temps de la sainte inquisition on brûlait pour beaucoup, beaucoup moins que cela !



En couleur et plus grande, cette aquarelle de J. Kamp est évidemment beaucoup plus belle

Mais ce livre a un certain succès ; les journaux le commentent. J'ai par exemple retrouvé un long article élogieux qui a fait la une du journal *Le Soir* du 5 décembre 1974 sous la signature de Marcel Grégoire. Poussé par le remous provoqué par la sèche mise à pied de l'abbé Kamp, l'archevêché publie ce même mois le communiqué suivant : " Dès la parution du livre de l'abbé Kamp : " *Credo sans foi, foi sans credo* ", l'auteur a eu plusieurs occasions de s'expliquer ; il a été successivement reçu par les responsables du vicariat de l'enseignement, par un groupe de théologiens mandatés à cet effet et par le cardinal personnellement. Les autorités diocésaines désirent d'ailleurs assurer la continuation de ce dialogue.

La mesure prise porte sur son mandat d'enseignement en matière religieuse : il est demandé à l'auteur de prendre un temps de réflexion, d'études et de contacts pour arriver à une révision fondamentale de la doctrine énoncée dans son livre.

Il va de soi que dans l'intervalle, il lui sera garanti un statut financier adéquat ".

Ce communiqué, publié dans *Le Soir* notamment, adoucit un peu, au moins financièrement, la sévérité du premier renvoi. Mais remarquez que le diocèse veut bien continuer à dialoguer à condition que l'auteur abjure sa position personnelle. L'autorité n'admet absolument pas d'être mise en cause.

Quelques mois plus tard, Jean Kamp obtient un poste de professeur au collège Saint-Pierre à Jette. Il y enseigne des branches profanes jusqu'à sa mise à la pension, en 1988, date à laquelle il se retire dans son refuge sur les Tiennes.

Comment Jean Kamp a-t-il atterri à Wierde ?

Dans les années cinquante, un de ses amis avait acheté une ferme pour en faire un petit centre d'accueil à la campagne pour ses scouts bruxellois. On y a donc aménagé des dortoirs et les commodités nécessaires. Cette maison pouvait aussi être louée pour d'autres activités que le scoutisme, des week-ends de réflexion avec des élèves par exemple. C'est ainsi que l'abbé Kamp

y est venu de temps en temps à partir de 1956. A son retour d'Afrique, malade, il la loue pour deux semaines de convalescence ; ces deux semaines achèvent de le convaincre qu'il a trouvé son paradis. Il achète la maison en 1970 sur une avance d'héritage (l'austérité continuelle de sa vie de professeur ecclésiastique ne lui donnait aucune possibilité personnelle), il y écrit tous ses livres, la restaure et, retraité, s'y installe définitivement en 1988.

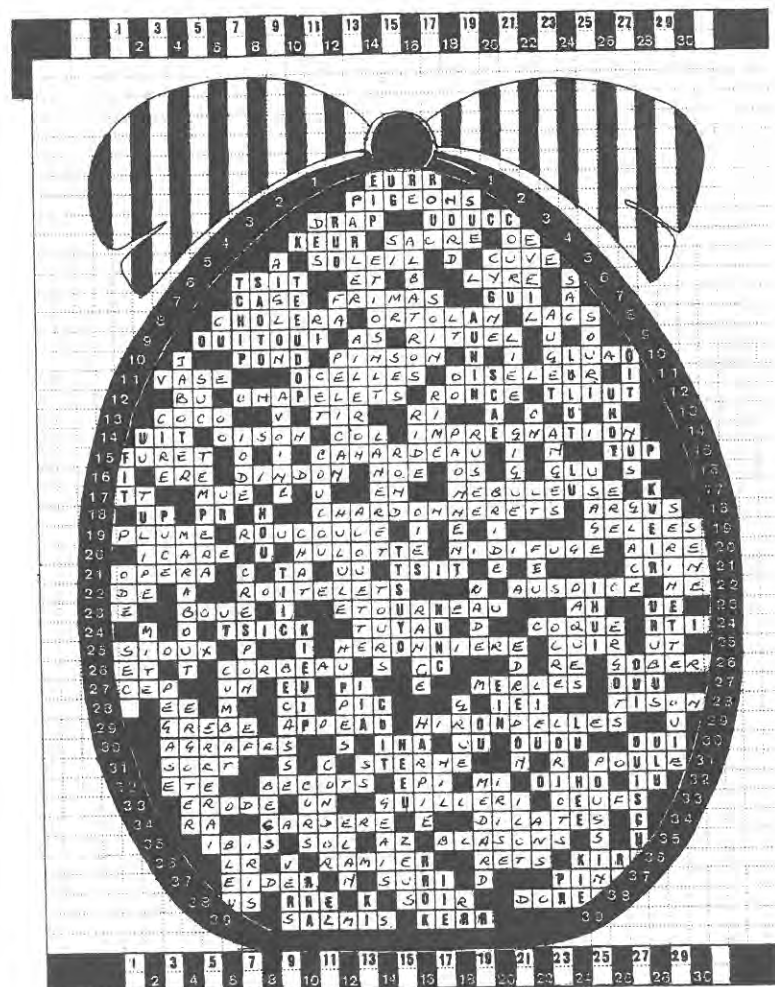
Pourquoi l'aquarelle ?

Une de ses passions actuelles est la peinture, plus précisément l'aquarelle. Il a réellement beaucoup de talent. Je ne suis pas qualifié pour critiquer son œuvre mais je trouve simplement que ses paysages et ses portraits sont très réussis, très beaux. Ces derniers temps, il ne fait plus

que des portraits et il a participé à quelques expositions dans la région avec un certain succès. Dès l'enfance, il a toujours aimé dessiner ; il a, dans sa jeunesse, fréquenté l'académie de Molenbeek et quand il s'est installé à Wierde, l'école d'aquarelle namuroise pendant plus de cinq ans. Rappelons qu'il a été sélectionné pour participer au Salon de l'aquarelle de Belgique, ce qui est une sorte de consécration. Mais son talent ne se limite pas à l'aquarelle : il a aussi réalisé des vitraux. Une des œuvres dont il est le plus fier : les vitraux de la chapelle romane Saint-Roch à Crepol dans l'Isère.

G. Donnet

SOLUTIONS DES MOTS CROISÉS



CE GRAND SILENCE DES PRÊTRES...

Pourquoi ce livre ? Pourquoi ce titre ?

Ce livre de l'abbé Kamp, d'abord, est émouvant. Émouvant comme une confession intime. Il y raconte son cheminement intellectuel avec une telle sincérité et un tel courage que l'admiration cède souvent le pas à l'émotion.

Résumer ce livre m'est apparu impossible ; ce serait à coup sûr trahir l'abondance, la profondeur, les nuances de la pensée qui y est si longuement développée ; les quelques extraits cités dans la biographie vous en ont déjà donné une idée.

L'auteur a répondu lui-même à ces questions : " Pourquoi ce livre ? ", " Pourquoi ce titre ? " dans l'introduction de l'ouvrage. Je vous en propose donc quelques phrases. Je sais qu'extraire des phrases de leur contexte est aussi une manière de trahison mais comment faire autrement pour ne pas être exagérément long.

" Ce livre, je le porte en moi depuis plus de trente ans : j'en ai devant moi et datant de cette époque des fragments et des ébauches. Il n'a pas été mené à terme alors parce que des tracasseries avec les autorités ecclésiastiques – et des scrupules parfois aussi – m'avaient retenu. Si je me décide à le publier maintenant c'est essentiellement du fait que ce que je pressentais alors, le temps et les événements me paraissent l'avoir confirmé de façon particulièrement frappante : la crise religieuse qui couvait déjà avant mais surtout après Vatican II n'était pas seulement une crise passagère nécessitant une simple réadaptation de la religion catholique. Elle était bien ce qui éclate aujourd'hui en plein jour, une crise fondamentale, ..., crise qui remet en cause les fondements mêmes de ce qui est devenu au cours de deux millénaires la foi et la religion catholiques et les vérités sur lesquelles elles prétendent porter...

Aussi d'aucuns seraient peut-être tentés de voir dans ces pages un cri de révolte. Ils se tromperaient cependant. On se tromperait moins en y voyant un cri de désespoir. Mais on se tromperait. Si c'est un cri – et c'en est un – il n'est ni de révolte ni de désespoir. Ni même de découragement. Seulement de sincérité, ou d'intégrité intellectuelle. De souffrance aussi, née du désir d'être vrai et d'avoir souvent été dans l'impossibilité de l'être.

Un des nœuds – ou le nœud – de la crise du

catholicisme est sa hiérarchie sacerdotale. Si cette hiérarchie avait ou a encore pour rôle de faire accéder au message évangélique elle a, au fil de l'histoire, oblitéré, alourdi ce message et l'a finalement dépouillé de sa simplicité et de son éclat primitifs.

Ce livre a ainsi pour objet la crise religieuse que nous traversons, que nous n'en finissons pas de traverser et que probablement nous ne traverserons jamais : elle est davantage la fin d'une conception religieuse que la simple traversée d'une passe difficile. De cette crise je voudrais témoigner comme prêtre. Non que je sois un témoin privilégié de ce qui se passe autour de nous dans le domaine religieux, mais parce que – je l'ai dit – le prêtre et le sacerdoce à tous les niveaux sont au cœur de cette crise. Il est d'ailleurs de notoriété publique que de moins en moins de jeunes s'engagent dans la prêtrise et qu'il y a, aujourd'hui, peu de jeunes prêtres et encore moins de séminaristes. Quand aux prêtres plus âgés, un profond malaise s'est emparé de bon nombre d'entre eux. Aussi beaucoup ont quitté un sacerdoce auquel leurs convictions et réflexions n'adhéraient plus. D'autres, nombreux aussi, toujours en place ne se sentent plus à leur place. C'est qu'ils furent, en leur temps, les hommes de la certitude : de cette certitude qu'on appelle la foi. Mais ils ont commencé à pressentir que la foi, telle qu'on la leur avait présentée, donnait bien souvent des certitudes illusoires. Aussi une incertitude les ronge

¹⁶ A la femme il dit:

« Je multiplierai ta peine et tes grossesses,
c'est dans la peine que tu enfanteras des fils;
vers ton mari ira ton désir
et lui dominera sur toi. »

¹⁷ Et à l'homme il dit: « Parce que tu as écouté
la voix de ta femme et que tu as mangé de l'arbre
au sujet duquel je t'avais donné cet ordre: Tu n'en
mangeras pas —

Maudit soit le sol à cause de toi!
Dans la peine tu t'en nourriras
tous les jours de ta vie.

¹⁸ Ce sont des épines et des chardons
qu'il fera germer pour toi,
et tu mangeras l'herbe des champs.

¹⁹ C'est à la sueur de ton visage
que tu mangeras du pain
jusqu'à ton retour au sol,
car de lui tu as été pris;
car poussière tu es
et à la poussière tu retourneras. »



La chute et l'expulsion du Paradis.
Petite Chronique, Cologne, 1499.

*Première conséquence du péché originel !
Extraits de la bible du chanoine Osty.
Editions Rencontre, 1970.*

Ce qui est au cœur de ce livre, c'est ce décalage entre le langage de la science contemporaine et le langage du Magistère ; le décalage entre ce que beaucoup de chrétiens, de croyants, semblent avoir progressivement compris et ce que, officiellement, on paraît souverainement ignorer.

C'est par le biais de l'enseignement que j'ai progressivement pris conscience des contradictions d'une religion qu'on m'avait présentée comme simple, transparente, évidente et au-delà de toute objection ou contestation possible. C'est l'enseignement que j'ai reçu et celui que j'ai donné qui m'ont amené à revoir en profondeur l'essence même de ma foi, à mieux cerner son objet et à prendre ainsi mes distances avec ce qu'on appelle le catholicisme traditionnel.

Je suis persuadé que ce livre, que j'écris en quelque sorte dans la solitude, je ne l'écris pas seul. Car je ne suis pas le seul qui pourrait l'écrire. J'ai la conviction que les idées, les interrogations, les inquiétudes qui cherchent ici en balbutiant leur expression, rejoignent les préoccupations de plus d'un prêtre qui n'a pas ou n'a pas eu l'occasion de les formuler. En ce sens je n'ai nullement l'impression de me mettre en marge du sacerdoce mais, bien au contraire, de rejoindre vaille que vaille et non sans tâtonnements un sacerdoce à la fois nouveau et éternel et qui se cherche dans cette nuit où de nom-

breuses vies sacerdotales aujourd'hui s'interrogent, réfléchissent, prient, - et espèrent ”.

Exemple d'un dogme : le péché originel.

Pour illustrer le divorce entre les dogmes et la réalité moderne, divorce regretté par l'abbé Kamp, je vous propose un exemple, celui du péché originel. Le commentaire est beaucoup plus long que cet autre (et dernier) extrait mais je ne voudrais pas abuser de votre patience.

“ Mon père me fit, sur le tard, une confidence. C'était un homme intelligent et intègre ; avec ma mère il nous avait élevés dans une ambiance très chrétienne. Mais il attendit mon ordination sacerdotale pour m'avouer, quelque temps après, avoir depuis longtemps perdu toute confiance en la foi catholique tant le dogme du péché originel l'avait offusqué : il ne pouvait pas admettre qu'un Dieu présenté comme infiniment bon et miséricordieux puisse, durant des millénaires, punir des milliards d'enfants innocents pour une faute qui ne leur était en rien imputable. A ce moment j'avais encore répondu en invoquant le mystère...”

Cette question du péché originel et le rôle d'explication du mal que la foi catholique lui a fait jouer me préoccupa malgré tout de plus en plus. Et je ne comprends toujours pas aujourd'hui

Credo in Deum, Patrem omnipotentem, creatorem coeli et terrae. Et in Jesum Christum Filium ejus unicum, Dominum Nostrum : qui conceptus est de Spiritu Sancto, natus ex Maria virgine : passus sub Pontio Pilato, crucifixus, mortuus et sepultus : descendit ad inferos, tertia die resurrexit a mortuis; ascendit ad coelos, sedet ad dexteram Dei Patris omnipotentis : inde venturus est judicare vivos et mortuos. Credo in Spiritum Sanctum; sanctam Ecclesiam catholicam Sanctorum communionem; remissionem peccatorum; carnis resurrectionem; vitam aeternam. Amen.

Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre; et en Jésus-Christ son Fils unique, Notre-Seigneur; qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie; a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli; est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité d'entre les morts; est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant; d'où il viendra juger les vivants et les morts. Je crois au Saint-Esprit; la Sainte Église catholique; la communion des saints; la rémission des péchés; la résurrection de la chair; la vie éternelle. Ainsi soit-il.

LES DIX COMMANDEMENTS DE DIEU

1. Un seul Dieu tu adoreras,
Et aimeras parfaitement.
2. Dieu en vain tu ne jureras,
Ni autre chose pareillement.
3. Les dimanches tu garderas,
En servant Dieu dévotement.
4. Père et Mère honoreras,
Afin de vivre longuement.
5. Homicide tu ne seras,
De fait ni volontairement.
6. Luxurieux point ne seras,
De corps ni de consentement.
7. Le bien d'autrui tu ne prendras,
Ni retiendras à ton esclavier.
8. Faux témoignage tu ne diras,
Ni mentiras aucunement.
9. L'œuvre de la chair ne désireras,
Qu'en mariage seulement.
10. Biens d'autrui ne convoiteras,
Pour les avoir injustement.

De la Foi et du Credo

1. *Que croyez-vous par la Foi?*
Tout ce que l'Église croit et enseigne à croire et principalement les douze Articles du Credo ou Symbole des Apôtres.

2. *Dites les douze Articles en latin.*
Credo in Deum, etc.

3. *Dites-les en français.*
Je crois en Dieu, etc.

4. *Quelles sont les choses principales contenues au Credo?*

Le mystère de la Sainte Trinité ou d'un seul Dieu en trois personnes, la création du monde, la rédemption des hommes et le gouvernement de la Sainte Église.

5. *Que veut dire Credo ou Je crois?*
C'est-à-dire : Je tiens pour assuré et véritable tout ce que l'Église tient pour tel, et cela parce que Dieu l'a dit et révélé, et qu'il est la vérité même.

6. *Sans la Foi peut-on être sauvé?*
Nullement; car Notre-Seigneur a dit : Quiconque n'aura pas la Foi sera damné.

LES COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE

1. Les dimanches messe entendras,
Et les fêtes pareillement.
2. Tous tes péchés confesseras,
A tout le moins une fois l'an.
3. Ton Créateur tu recevras,
Au moins à Pâques humblement.
4. Les fêtes tu sanctifieras,
Qui te sont de commandement.
5. Quatre-temps, vigiles, jeûneras,
Et le carême entièrement.
6. Vendredi chair ne mangeras,
Ni jours défendus mémeent.

Extraits du petit catéchisme de 1939

comment durant des siècles des centaines de millions de gens aient pu ainsi admettre non seulement une énormité mais, de plus, une contradiction aussi invraisemblable : un Dieu qu'on dit Père d'une bonté et d'une miséricorde infinies punit, pour la faute d'un seul homme, non seulement cet homme mais des milliards d'hommes et ce durant des millions d'années ; et, lorsque, le moment venu, son Fils expie la faute par son sang sur la croix, la faute fut peut-être pardonnée mais ... la sanction reste : depuis la mort – et la résurrection ! – du Christ les hommes n'en continuent pas moins à souffrir et à mourir et à endurer d'innombrables et terribles ca-

tastrophes. Cela n'est pas seulement contraire à la plus élémentaire bonté mais déjà à la plus élémentaire justice. Et on voudrait que je prenne au sérieux – et comme parole de Dieu ! – un Livre (la Bible) qui démarre sur d'aussi lamentables bases ! ”

Bon ! N'allez pas croire, sur la base de cet exemple, que ce livre n'est qu'une réfutation des dogmes. C'est vraiment une méditation sur la foi qui se termine par des conclusions très positives. Mais je souhaitais seulement vous présenter une belle personnalité et vous mettre en appétit de lecture...

G. Donnet

Les œuvres de l'abbé Kamp (jusqu'à maintenant !)

«Souffrance de Dieu, vie du monde» (Casterman, Paris, 1970)

«Credo sans foi, foi sans credo» (Aubier Montaigne, Paris, 1974)

«Le Dieu de notre nuit» (Casterman, Paris - Tournai, 1977)

«Ce grand silence des prêtres» (Mols, Bierges, 2000)

Agnès et Antoine HESBOIS THYVIS

AGENTS AGREES

DE LA SOCIETE NATIONALE DE CREDIT A L'INDUSTRIE

TOUTES OPERATIONS BANCAIRES

SUR RENDEZ-VOUS
A VOTRE DOMICILE
A VOTRE MEILLEURE CONVENANCE

☎ : 081 / 40 07 41

Avenue des Cytises, 9
5100 ANDOY-WIERDE



Edmond de Moreau

**Chauffage-Sanitaire
Toiture zinguerie**

Tél. & Fax (081) 40 06 76
T.V.A. BE 690.419.274

CHÂTEAU D'ANDOY
5100 Andoy-Wierde

LAMBOTTE José

TRAVAUX DE MACONNERIE

(gros oeuvre, maçonnerie décorative)

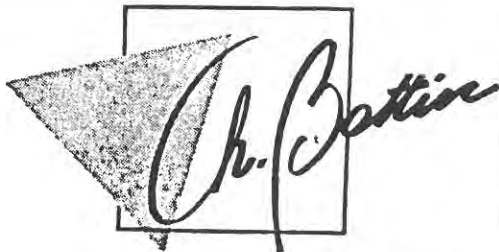
TRANSFORMATIONS

BETON, CHAPES, CARRELAGES, ETC.

RUE DU PERSEAU 51 - 5100 ANDOY

☎ : (081) 40 10 96

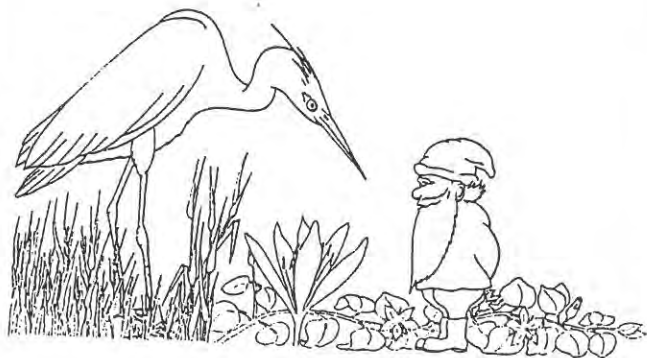
R.C. Namur : 57.968 T.V.A. : 690.240.914. Entreprise enregistrée



assureur-conseil
prêts - placements

Rue du Fort d'Andoy, 15

5100 WIERDE ☎ (081) 40 16 77





FLEURS

Chaussée de Marche 90
5141 WIERDE
☎ (081) 40 11 24

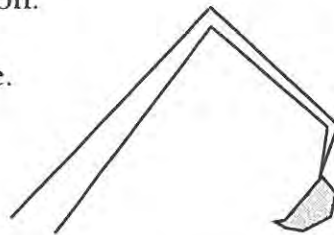
ELECTRICITE GENERALE

sprl MILELEC

941 chaussée de Marche
5100 WIERDE
Tél.: 081/40.01.00

TRANSPORTS DE :

- Graviers de décoration.
- Empierrement.
- Sable de maçonnerie.
- Terre arable.
- Bois.



POUR TOUS VOS PETITS TERRASSEMENTS :

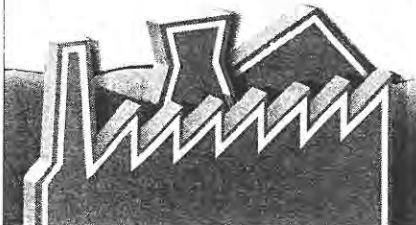
- Fosses septiques.
- Citerne à eau.
- Parkings.
- Aménagements.

E. HASTIR S.P.R.L.

Rue du Vieux Fermier, 2 -5100 Wierde

Tél.& Fax : 081/40.21.02
095/57.49.77

**TOUS LES SERVICES BANCAIRES
REUNIS SOUS UN MEME TOIT.**



LES ARCHITECTES DE L'ARGENT.

EPARGNE

COMPTES

EMPRUNTS

ASSURANCES

CREDIT A INDUSTRIE

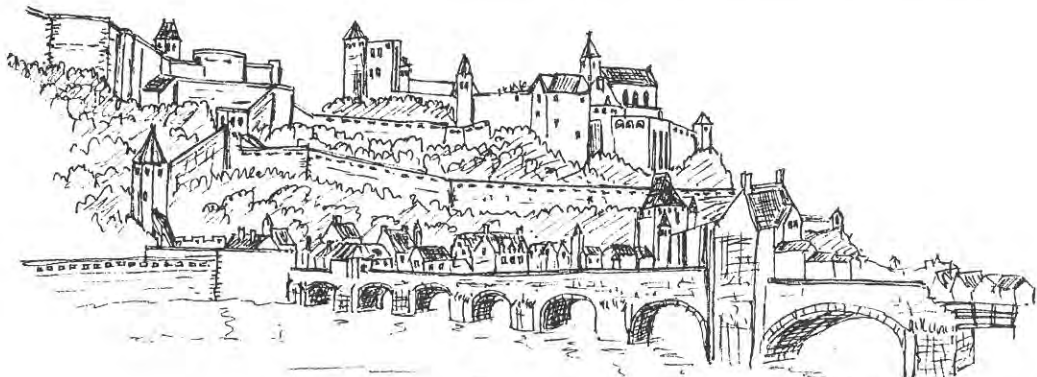
DANS NOTRE REGION C'EST AUSSI

Jean-Luc LAMBOTTE et Cie scs

Rue de Nanvoie, 2 Chée de Louvain, 367
5100 ANDOY-WIERDE 5004 BOUGE
☎ (081) 40 03 22 ☎ (081) 21 10 05

A L'AGENCE OU A VOTRE DOMICILE :

PLACEMENTS - FINANCEMENTS - ASSURANCES - DEVICES ETRANGERES - OPERATIONS EN BOURSE -
PRETS HYPOTHECAIRES - LIVRETS D'EPARGNE - PAIEMENTS DE TOUS COUPONS - A BOUGE : SALLE DE
COFFRE - BANCONTACT



(d'après Valentin Clotz)

Jacqueline Boudiaux